
VITTORIO EM. III

Racc. Del Manier) A...

SYSTÊME
DE LA
NATURE.

TOME TROISIÈME.

SYSTÈME DE LA NATURE,

Ou des Loix du Monde Physique et du Monde Moral.

Naturæ rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret, si quis modò partes ejus, ac non totam complectatur animo.

PLIN. Hist. Natur. *Lib. VII.*

A PARIS,

L'AN DEUXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇOISE UNE ET INDIVISIBLE.

SYSTÊME
DE LA
NATURE.

SUITE DE LA Iere PARTIE.

De la Nature et de ses Loix. De l'Homme. De l'Ame et de ses Facultés. Du dogme de l'Immortalité. Du Bonheur.

CHAPITRE XIV.

L'éducation, la morale et les loix suffisent pour contenir les Hommes. Du desir de l'Immortalité; du Suicide.

CE n'est donc point dans un monde idéal, qui n'existe que dans l'imagination des hommes, qu'il faut aller puiser des motifs

pour les faire agir dans celui-ci ; c'est dans ce monde visible que nous trouverons les vrais mobiles pour les détourner du crime, et les exciter à la vertu. C'est dans la nature, dans l'expérience, dans la vérité qu'il faut chercher des remèdes aux maux de notre espèce, et des mobiles propres à donner au cœur humain les penchans vraiment utiles au bien des sociétés.

Si l'on a fait attention à ce qui a été dit dans le cours de cet Ouvrage, on verra que c'est sur-tout l'éducation qui pourra fournir les vrais moyens de remédier à nos égaremens. C'est elle qui doit ensemencer nos cœurs ; cultiver les germes qu'elle y aura jettés ; mettre à profit les dispositions et les facultés qui dépendent des différentes organisations ; entretenir le feu de l'imagination, l'allumer pour certains objets, l'étouffer et l'éteindre pour d'autres ; enfin, faire contracter aux ames des habitudes avantageuses pour l'individu et pour la société. Elevés de cette manière, les hom-

mes n'auront aucun besoin des récompenses célestes pour connoître le prix de la vertu ; ils n'auront pas besoin de voir des gouffres embrâsés sous leurs pieds pour sentir de l'horreur pour le crime ; la nature sans ces fables leur enseignera bien mieux ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, et la loi leur montrera ce qu'ils doivent aux corps dont ils sont membres. C'est ainsi que l'éducation formera des citoyens à l'Etat ; les dépositaires du pouvoir distingueront ceux que l'éducation leur aura formés en raison des avantages qu'ils procureront à la patrie ; ils puniront ceux qui lui seront nuisibles ; ils feront voir aux citoyens que les promesses que l'éducation et la morale leur font, ne sont point vaines, et que dans un état bien constitué, la vertu et les talens sont le chemin du bien-être, et que l'inutilité ou le crime conduisent à l'infortune et au mépris.

Un Gouvernement juste, éclairé, vertueux, vigilant, qui se proposera de bonne

foi le bien public, n'a pas besoin de fables ou de mensonges pour gouverner des sujets raisonnables; il rougiroit de se servir de prestiges pour tromper des citoyens instruits de leurs devoirs, soumis par intérêt à des Loix équitables, capables de sentir le bien qu'on veut leur faire; il sait que l'estime publique a plus de force sur des hommes bien nés que la terreur des loix; il sait que l'habitude suffit pour inspirer de l'horreur, même pour les crimes cachés qui échappent aux yeux de la société; il sait que les châtimens visibles de ce monde en imposent bien plus à des hommes grossiers que ceux d'un avenir incertain et éloigné; enfin, il sait que les biens sensibles que la puissance souveraine est en possession de distribuer, touchent bien plus l'imagination des mortels, que ces récompenses vagues qu'on leur promet dans l'avenir.

Les hommes ne sont par-tout si méchans, si corrompus, si rebelles à la rai-

son, que parce que nulle part ils ne sont gouvernés conformément à leur nature, ni instruits de ses loix nécessaires. Partout on les repaît d'inutiles chimères; partout ils sont soumis à des maîtres qui négligent l'instruction des peuples, ou ne cherchent qu'à les tromper. Nous ne voyons sur la face de ce globe que des souverains injustes, incapables, amollis par le luxe, corrompus par la flatterie, dépravés par la licence et l'impunité, dépourvus de talens, de mœurs et de vertus : indifférens sur leurs devoirs, que souvent ils ignorent, ils ne sont guère occupés du bien-être de leurs peuples; leur attention est absorbée par des guerres inutiles, ou par le desir de trouver à chaque instant des moyens de satisfaire leur insatiable avidité; leur esprit ne se porte point sur les objets les plus importans au bonheur de leurs états. Intéressés à maintenir les préjugés reçus, ils n'ont garde de songer aux moyens de les guérir; enfin, privés eux-

mêmes des lumières qui font connoître à l'homme que son intérêt est d'être bon, juste, vertueux, ils ne récompensent pour l'ordinaire que les vices qui leur sont utiles, et punissent les vertus qui contrarient leurs passions imprudentes. Sous de tels maîtres, est-il donc surprenant que les sociétés soient ravagées par des hommes pervers, qui oppriment à l'envi les foibles qui voudroient les imiter? L'état de société est un état de guerre du souverain contre tous, et de chacun des membres les uns contre les autres (1). L'homme est mé-

---

(1) Il faut observer ici que je ne dis pas, comme Hobbes, que l'état de nature est un état de guerre; je dis que les hommes par leur nature ne sont ni bons ni méchans; ils sont également disposés à devenir bons ou méchans suivant qu'on les modifie, ou suivant qu'on leur fait trouver leur intérêt à être l'un ou l'autre. Les hommes ne sont si disposés à se nuire, que parce que tout conspire à les diviser d'intérêts; chacun vit, pour ainsi dire,

chant, non parce qu'il est né méchant, mais parce qu'on le rend tel; les grands, les puissans écrasent impunément les indigens, les malheureux; et ceux-ci, au risque de leur vie, cherchent à leur rendre tout le mal qu'ils en ont reçu; ils attaquent ouvertement ou en secret une patrie marâtre qui donne tout à quelques-uns de ses enfans, et qui ôte tout aux autres; ils la punissent de sa partialité, et lui montrent que les mobiles empruntés de l'autre vie sont impuissans contre les passions et les fureurs qu'une administration corrompue a fait naître en celle-ci; et que la terreur des supplices de ce monde est elle-même trop foible contre la nécessité, contre des

---

isolé dans la société, et leurs chefs profitent de leurs divisions pour les subjuguer les uns par les autres. *Divide et Impera* est la maxime que suivent par instinct tous les mauvais gouvernemens. Les Tyrans ne trouveroient pas leur compte, s'ils n'avoient sous leurs ordres que des hommes vertueux.

habitudes criminelles, contre une organisation dangereuse que l'éducation n'a point rectifiée.

En tout pays, la morale des peuples est totalement négligée, et le gouvernement n'est occupé que du soin de les rendre timides et malheureux. L'homme est presque par-tout esclave, il faut donc qu'il soit bas, intéressé, dissimulé, sans honneur, en un mot, qu'il ait les vices de son état. Par-tout on le trompe, on l'entretient dans l'ignorance, on l'empêche de cultiver sa raison; il faut donc qu'il soit par-tout stupide, déraisonnable et méchant; par-tout il voit que le crime et le vice sont honorés; il en conclut que le vice est un bien, que la vertu ne peut-être qu'un sacrifice de soi-même. Par-tout il est malheureux, ainsi par-tout il nuit à ses semblables pour se tirer de peine; en vain pour le contenir on lui montre le ciel; ses regards bien-tôt retombent sur la terre: il y veut être heureux à tout prix; et les loix,

qui

qui n'ont pourvu ni à son instruction, ni à ses mœurs, ni à son bonheur, le menacent inutilement, et le punissent de la négligence injuste des législateurs. Si la politique, plus éclairée elle-même, s'occupoit sérieusement de l'instruction et du bien-être du peuple; si les loix étoient plus équitables, si chaque société moins partiale donnoit à chacun de ses membres les soins, l'éducation et les secours qu'il est en droit d'exiger; si les gouvernemens moins avides et plus vigilans se proposoient de rendre leurs sujets plus heureux, on ne verroit point un si grand nombre de malfaiteurs, de voleurs, de meurtriers infester la société; on ne seroit point obligé de leur ôter la vie pour les punir d'une méchanceté, qui n'est due pour l'ordinaire qu'aux vices de leurs institutions : il ne seroit point nécessaire de chercher dans une autre vie, des chimères toujours forcées d'échouer contre leurs passions et leurs besoins réels. En un mot, si

le peuple étoit plus instruit et plus heureux, la politique ne seroit point dans le cas de le tromper pour le contenir, ni de détruire tant d'infortunés pour s'être procuré le nécessaire, aux dépens du superflu de leurs concitoyens endurcis.

Lorsque nous voudrons éclairer l'homme, montrons-lui toujours la vérité. Au lieu d'allumer son imagination par l'idée de ces biens prétendus que l'avenir lui réserve, qu'on le soulage, qu'on le secoure, ou du moins qu'on lui permette de jouir du fruit de son labeur, qu'on ne lui ravisse point son bien par des impôts cruels, qu'on ne le décourage point du travail, qu'on ne le force point à l'oisiveté qui le conduiroit au crime. Qu'il songe à son existence présente sans porter ses regards sur celle qui l'attend après sa mort. Qu'il excite son industrie, qu'on récompense ses talens, qu'on le rende actif, laborieux, bienfaisant, vertueux en ce monde qu'il habite; qu'on lui montre que ses actions peuvent

influer sur ses semblables, et non sur les êtres imaginaires que l'on a placés dans un monde idéal. Qu'on ne lui parle pas des supplices dont la divinité le menace pour le temps où il ne sera plus; qu'on lui fasse voir la société armée contre ceux qui la troublent; qu'on lui montre les conséquences de la haine de ses associés; qu'il apprenne à sentir le prix de leur affection, qu'il apprenne à s'estimer lui-même; qu'il ait l'ambition de mériter l'estime des autres; qu'il sache que pour l'obtenir il faut avoir de la vertu, et que l'homme vertueux dans une société bien constituée, n'a rien à craindre ni des hommes, ni des dieux.

Si nous voulons former des citoyens honnêtes, courageux, industrieux, utiles à leur pays, gardons-nous de leur inspirer dès l'enfance des craintes mal fondées de la mort; n'amusons point leur imagination de fables merveilleuses, n'occupons point leur esprit d'un avenir inutile à connoître, et qui n'a rien de commun avec leur féli-

cité réelle. Parlons de l'immortalité à des ames courageuses et nobles : montrons-la comme le prix de leurs travaux, à ces esprits énergiques qui s'élancent au-delà des bornes de leur existence actuelle, et qui peu contens d'exciter l'admiration et l'amour de leurs contemporains, veulent encore arracher les hommages des races futures. En effet, il est une immortalité à laquelle le génie, les talens, les vertus sont en droit de prétendre ; ne blâmons, n'étouffons point une passion noble fondée sur notre nature, et dont la société recueille les fruits les plus avantageux.

L'idée d'être après sa mort enseveli dans un oubli total, de n'avoir rien de commun avec les êtres de notre espèce, de perdre toute possibilité d'influer encore sur eux, est une pensée douloureuse pour tout homme : elle est sur-tout très-affligeante pour ceux qui ont une imagination embrasée. Le desir de l'immortalité ou de vivre dans la mémoire des hommes, fut toujours

la passion des grandes ames, elle fut le mobile des actions de tous ceux qui ont joué un grand rôle sur la terre. Les héros, soit vertueux, soit criminels, les philosophes ainsi que les conquérans, les hommes de génie et les hommes à talens, ces personnages sublimes qui ont fait honneur à leur espèce, ainsi que ces illustres scélérats qui l'ont avilie et ravagée, ont vu la postérité dans toutes leurs entreprises, et se sont flattés de l'espoir d'agir sur les ames des hommes, lorsqu'eux-mêmes n'existeroient plus. Si l'homme du commun ne porte pas si loin ses vues, il est au moins sensible à l'idée de se voir renaître dans ses enfans, qu'il sait destinés à lui survivre, à transmettre son nom, à conserver sa mémoire, à le représenter dans la société; c'est pour eux qu'il rebâtit sa cabane, c'est pour eux qu'il plante un arbre qu'il ne verra jamais dans sa force, c'est pour qu'ils soient heureux qu'il travaille. Le chagrin qui trouble ces grands,

souvent si inutiles au monde, lorsqu'ils ont perdu l'espoir de continuer leur race, ne vient que de la crainte d'être entièrement oubliés. Ils sentent que l'homme inutile meurt tout entier. L'idée que leur nom sera dans la bouche des hommes, la pensée qu'il sera prononcé avec tendresse, qu'il excitera dans les cœurs des sentimens favorables, sont des illusions utiles et propres à flatter ceux mêmes qui savent qu'il n'en résultera rien pour eux. L'homme se plaît à songer qu'il aura du pouvoir, qu'il sera pour quelque chose dans l'univers, même après le terme de son existence humaine; il prend part en idée aux actions, aux discours, aux projets des races futures, et seroit très-malheureux s'il se croyoit exclus de leur société. Les loix dans presque toutes les nations sont entrées dans ces vues; elles ont voulu consoler les citoyens de la nécessité de mourir, en leur donnant des moyens d'exercer leurs volontés long-temps même après la mort.

Cette condescendance va si loin, que les morts règlent le sort des vivans souvent pendant une longue suite d'années.

Tout nous prouve dans l'homme le desir de se survivre à lui-même. Les pyramides, les mausolées, les monumens, les épitaphes, tout nous montre qu'il veut prolonger son existence au-delà même du trépas. Il n'est point insensible aux jugemens de la postérité; c'est pour elle que le savant écrit, c'est pour l'étonner que le monarque élève des édifices, ce sont ses louanges que le grand homme entend déja retentir dans son oreilles, c'est à son jugement que le citoyen vertueux en appelle de ses contemporains injustes ou prévenus. Heureuse chimère! illusion si douce qui se réalise pour les imaginations ardentes, et qui se trouve propre à faire naître et à soutenir l'enthousiasme du génie, le courage, la grandeur d'ame, les talens, et qui peut servir quelquefois à contenir les excès des hommes puissans, souvent très-

inquiets des jugemens de la postérité, parce qu'ils savent qu'elle vengera tôt ou tard les vivans des maux injustes qu'on leur aura fait souffrir.

Nul homme ne peut donc consentir à être totalement effacé du souvenir de ses semblables; peu d'hommes ont le courage de se mettre au-dessus des jugemens du genre humain futur, et de se dégrader à ses yeux. Quel est l'être insensible au plaisir d'arracher des pleurs à ceux qui lui survivent, d'agir encore sur leurs ames, d'occuper leur pensée, d'exercer sur eux son pouvoir du fond même du tombeau! Imposons donc un silence éternel à ces superstitieux mélancoliques qui ont l'audace de blâmer un sentiment dont il résulte tant d'avantages pour la société; n'écoutons point ces philosophes indifférens, qui veulent que nous étouffions ce grand ressort de nos ames; ne nous laissons point séduire par les sarcasmes de ces voluptueux, qui méprisent une immortalité

vers laquelle ils n'ont point la force de s'acheminer. Le desir de plaire à la postérité et de rendre son nom agréable aux races à venir, est un mobile respectable, lorsqu'il fait entreprendre des choses dont l'utilité peut influer sur des hommes et des nations qui n'existent point encore. Ne traitons point d'insensé l'enthousiasme de ces génies vastes et bienfaisans, dont les regards perçans nous ont prévus de leur temps, qui se sont occupés de nous, qui ont desiré nos suffrages, qui ont écrit pour nous, qui nous ont enrichis de leurs découvertes, qui nous ont guéris de nos erreurs : rendons-leur les hommages qu'il ont attendus de nous, lorsque leurs contemporains injustes les leur ont refusés. Payons au moins à leur cendre un tribut de reconnoissance pour les plaisirs et les biens qu'ils nous procurent. Arrosons de nos pleurs les urnes des Socrates, des Phocions ; lavons avec nos larmes la tache que leur supplice a faite au genre humain ; expions par nos

regrets l'ingratitude Athénienne ; apprenons, par son exemple, à redouter le fanatisme religieux et politique, et craignons de persécuter le mérite et la vertu, en persécutant ceux qui combattent nos préjugés.

Répandons des fleurs sur les tombeaux d'Homère, du Tasse, de Milton. Révérons les ombres immortelles de ces génies heureux, dont les chants excitent encore dans nos ames les sentimens les plus doux. Bénissons la mémoire de tous ces bienfaiteurs des peuples qui furent les délices du genre humain ; adorons les vertus des Titus, des Trajans, des Antonins, des Juliens ; méritons, dans notre sphère, les éloges de l'avenir, et souvenons-nous toujours que pour emporter en mourant les regrets de nos semblables, il faut leur montrer des talens et des vertus. Les convois funèbres des monarques les plus puissans sont rarement arrosés par les larmes des peuples ; ils les ont communément taries de leur

vivant. Les noms des tyrans excitent l'horreur de ceux qui les entendent prononcer. Frémissez donc, rois cruels, qui plongez vos sujets dans la misère et les larmes, qui ravagez les nations, qui changez la terre en un cimetière aride; frémissez des traits de sang sous lesquels l'histoire irritée vous peindra pour les races futures; ni vos monumens somptueux, ni vos victoires imposantes, ni vos armées innombrables, n'empêcheront la postérité d'insulter vos mânes odieux, et de venger ses aïeux de vos éclatans forfaits!

Non-seulement tout homme prévoit sa dissolution avec peine, mais encore il souhaite que sa mort soit un événement intéressant pour les autres. Mais, comme on vient de le dire, il faut des talens, des bienfaits, des vertus pour que ceux qui nous entourent s'intéressent à notre sort, et donnent des regrets à notre cendre. Est-il donc surprenant si le plus grand nombre des hommes, occupés uniquement

d'eux-mêmes, de leur vanité, de leurs projets puériles, du soin de satisfaire leurs passions au dépens du contentement et des besoins d'une épouse, d'une famille, de leurs enfans, de leurs amis, de la société, n'excitent aucun regrets par leur mort, ou soient bientôt oubliés? Il est une infinité de monarques dont l'histoire ne nous apprend rien, sinon qu'ils ont vécu. Malgré l'inutilité dans laquelle les hommes vivent pour la plupart, le peu de soin qu'ils prennent pour se rendre chers aux êtres qui les environnent, les actions mêmes qu'ils font pour leur déplaire, n'empêchent pas que l'amour-propre de chaque mortel ne lui persuade que sa mort doit être un événement, et ne lui montre, pour ainsi dire, l'ordre des choses renversé par son trépas. Homme foible et vain! ne vois-tu pas que les Sésostris, les Alexandres, les Césars sont morts? la marche de l'univers ne s'est point arrêtée pour cela; la mort de ces fameux vainqueurs, affli-

geante pour quelques esclaves favorisés, fut un sujet de joie pour tout le genre humain : il rendit au moins aux nations l'espoir de respirer. Crois-tu que tes talens doivent intéresser le genre humain, et le mettre en deuil à ta mort? hélas! les Corneilles, les Lockes, les Newtons, les Bayles, les Montesquieux sont morts regrettés d'un petit nombre d'amis, que bientôt ont consolé des distractions nécessaires; leur mort fut indifférente au plus grand nombre de leurs concitoyens. Osetu te flatter que ton crédit, tes titres, tes richesses, tes repas somptueux, tes plaisirs diversifiés, fassent de ta mort un événement mémorable? on en parlera pendant deux jours, et n'en soit point surpris; apprends qu'il mourut jadis à Babylone, à Sardes, à Carthage et dans Rome, une foule de citoyens plus illustres, plus puissans, plus voluptueux que toi, dont personne pourtant n'a songé à te transmettre les noms. Sois donc vertueux, ô homme!

dans quelque place que le destin t'assigne, tu seras heureux de ton vivant; fais du bien, et tu seras chéri; acquiers des talens, et tu seras considéré; la postérité t'admirera, si ces talens utiles pour elle, lui font connoître le nom sous lequel on désignoit autrefois ton être anéanti. Mais l'univers ne sera point dérangé de ta perte; et lorsque tu mourras, ton plus proche voisin sera peut-être dans la joie, tandis que ta femme, tes enfans, tes amis seront occupés du triste soin de te fermer les yeux.

Ne nous occupons donc de notre sort à venir que pour nous rendre utiles à ceux avec qui nous vivons; rendons-nous pour notre propre bonheur des objets agréables à nos parens, à nos enfans, à nos proches, à nos amis, à nos serviteurs; rendons-nous estimables aux yeux de nos concitoyens; servons fidèlement une patrie qui nous assure notre bien-être; que le desir de plaire à la postérité nous excite

à des travaux qui arrachent ses éloges; qu'un amour légitime de nous-mêmes nous fasse goûter d'avance le charme des louanges que nous voulons mériter; et lorsque nous en sommes dignes, apprenons à nous aimer, à nous estimer nous-mêmes; ne consentons jamais que des vices cachés, que des crimes secrets nous avilissent à nos propres yeux, et nous forcent à rougir de nous-mêmes.

Ainsi disposés, envisageons notre trépas avec la même indifférence dont il sera vu du plus grand nombre des hommes; attendons la mort avec constance, apprenons à nous défaire des vaines terreurs dont on veut nous accabler. Laissons à l'enthousiaste ses espérances vagues; laissons au superstitieux les craintes dont il nourrit sa mélancolie; mais que des cœurs raffermis par la raison ne redoutent plus une mort qui détruira tout sentiment.

Quelque soit l'attachement que les

hommes ont pour la vie et leur crainte de la mort, nous voyons tous les jours que l'habitude, l'opinion, le préjugé, sont assez forts pour anéantir ces passions en nous, pour nous faire braver le danger, et hazarder nos jours. L'ambition, l'orgueil, la vanité, l'avarice, l'amour, la jalousie, le desir de la gloire, cette déférence pour l'opinion que l'on décore du nom de *point d'honneur*, suffisent pour fermer nos yeux sur les périls, et pour nous pousser à la mort. Les chagrins, les peines d'esprit, les disgraces, le défaut de succès, adoucissent pour nous ses traits si révoltans, et nous la font regarder comme un port qui peut nous mettre à couvert des injustices de nos semblables. L'indigence, l'adversité, nous apprivoisent avec cette mort si terrible pour les heureux. Le pauvre, condamné au travail et privé des douceurs de la vie, la voit venir avec indifférence; l'infortuné, quand il est malheureux, sans ressource, l'embrasse

dans son désespoir, il accélère sa marche, dès qu'il juge que le bien-être n'est plus fait pour lui.

Les hommes en différens âges et en différens pays, ont porté des jugemens bien divers sur ceux qui ont eu le courage de se donner la mort. Leurs idées sur cet objet, comme sur tous les autres, ont été modifiées par leurs institutions politiques et religieuses. Les Grecs, les Romains et d'autres peuples que tout conspiroit à rendre courageux et magnanimes, regardoient comme des Héros et des Dieux, ceux qui tranchoient volontairement le cours de leur vie. Le Bramine sait encore, dans l'Indostan, donner aux femmes mêmes assez de fermeté pour se brûler sur le cadavre de leurs époux. Le Japonnois, sur le moindre sujet, ne fait point difficulté de se plonger le couteau dans le sein.

Chez les peuples de nos contrées, la Religion rendit les hommes moins prodigues de leur vie : elle leur apprit que leur Dieu,

qui vouloit qu'ils souffrissent et qui se plaisoit à leurs tourmens, consentoit bien qu'ils travaillassent à se détruire en détail, qu'ils fissent en sorte de perpétuer leurs supplices, mais ne pouvoit approuver qu'ils tranchassent tout d'un coup le fil de leurs jours, ou disposassent de la vie qu'il leur avoit donnée.

Des Moralistes, abstraction faite des idées religieuses, ont cru qu'il n'étoit jamais permis à l'homme de rompre les engagemens du pacte qu'il a fait avec la société. D'autres ont regardé le Suicide comme une lâcheté ; ils ont pensé qu'il y avoit de la foiblesse et de la pusillanimité à se laisser accabler par les coups du destin, et ils ont prétendu qu'il y auroit bien plus de courage et de grandeur d'ame à supporter ses peines, et à résister aux coups du sort.

Si nous consultons là-dessus la nature, nous verrons que toutes les actions des hommes, ces foibles jouets dans la main

de la nécessité, sont indispensables et dépendantes d'une cause qui les meut à leur insu, malgré eux, et qui leur fait accomplir à chaque instant quelqu'un de ses décrets. Si la même force qui oblige tous les êtres intelligens à chérir leur existence, rend celle d'un homme si pénible et si cruelle, qu'il la trouve odieuse et insupportable, il sort de son espèce, l'ordre est détruit pour lui, et en se privant de la vie, il accomplit un arrêt de la nature, qui veut qu'il n'existe plus. Cette nature a travaillé pendant des milliers d'années à former dans le sein de la terre, le fer qui doit trancher ses jours.

Si nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagemens ne furent ni volontaires du côté du dernier, ni réciproques de la nature ou de son Auteur. La volonté de l'homme n'eut aucune part à sa naissance, c'est communément contre son gré qu'il est forcé de finir, et ses actions ne sont,

comme on l'a prouvé, que des effets nécessaires de causes ignorées, qui déterminent ses volontés. Il est dans les mains de la nature ce qu'une épée est dans sa propre main; elle peut en tomber, sans qu'on puisse l'accuser de rompre ses engagemens, ou de marquer de l'ingratitude à celui qui la tient. L'homme ne peut aimer son être qu'à condition d'être heureux; dès que la nature entière lui refuse le bonheur; dès que tout ce qui l'entoure lui devient incommode; dès que ses idées lugubres n'offrent que des peintures affligeantes à son imagination, il peut sortir d'un rang qui ne lui convient plus, puisqu'il n'y trouve aucun appui; il n'existe déja plus; il est suspendu dans le vuide : il ne peut être utile ni à lui-même ni aux autres.

Si nous considérons le pacte qui unit l'homme à la société, nous verrons que tout pacte est conditionnel et réciproque, c'est-à-dire suppose des avantages mutuels entre les parties contractantes. Le citoyen

ne peut tenir à la société, à la patrie, à ses associés, que par le lien du bien-être; ce lien est-il tranché, il est remis en liberté. La société ou ceux qui la représentent, le traitent-ils avec dureté, avec injustice, et lui rendent-ils son existence pénible, l'indigence et la honte viennent-elles le menacer au millieu d'un monde dédaigneux et endurci? Des amis perfides lui tournent-ils le dos dans l'adversité? Une femme infidelle outrage-t-elle son cœur? Des enfans ingrats et rebelles affligent-ils sa vieillesse? A-t-il mis son bonheur exclusif dans quelqu'objet qu'il lui soit impossible de se procurer? Enfin, pour quelque cause que ce soit, le chagrin, le remords, la mélancolie, le désespoir ont-ils défiguré pour lui le spectacle de l'univers? S'il ne peut supporter ses maux, qu'il quitte un monde qui désormais n'est plus pour lui qu'un effroyable désert; qu'il s'éloigne pour toujours d'une patrie

inhumaine qui ne veut plus le compter au nombre de ses enfans; qu'il sorte d'une maison qui le menace d'écrouler sur sa tête; qu'il renonce à la société, au bonheur de laquelle il ne peut plus travailler, et que son propre bonheur peut seul lui rendre chère. Blâmeroit-on un homme qui se trouvant inutile et sans ressources dans la Ville où le sort la fait naître, iroit dans son chagrin, se plonger dans la solitude? Eh bien, de quel droit blâmer celui qui se tue par désespoir? L'homme qui meurt fait-il donc autre chose que s'isoler? La mort est le remède unique du désespoir; c'est alors qu'un fer est le seul ami, le seul consolateur qui reste au malheureux; tant que l'espérance lui demeure, tant que ses maux lui paroissent supportables, tant qu'il se flatte de les voir finir un jour, tant qu'il trouve encore quelque douceur à exister, il ne consent point à se priver de la vie; mais lorsque rien ne soutient plus en lui

l'amour de son être, vivre est le plus grand des maux, et mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire (1).

Une société qui ne peut ou ne veut nous procurer aucun bien, perd tous ses droits sur nous ; une nature qui s'obstine à rendre notre existence malheureuse, nous ordonne d'en sortir ; en mourant nous remplissons un de ses décrets, ainsi que nous avons fait en entrant dans la vie. Pour qui consent à mourir, il n'est point de maux sans remèdes ; pour qui refuse de mourir, il est encore des biens qui l'attachent au monde. Dans ce cas, qu'il rappelle ses forces et qu'il oppose au destin qui l'opprime le courage et les ressources

---

(1) *Malum est in necessitate vivere : sed in necessitate vivere, necessitas nulla est. Quid ni nulla sit? Patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vita teneri possit.*

V. Senec. *Epist.* xii.

que la nature lui fournit encore; elle ne l'a pas totalement abandonné, tant qu'elle lui laisse le sentiment du plaisir, et l'espoir de voir la fin de ses peines. Quant au superstitieux, il n'est point de terme à ses souffrances; il ne lui est point permis de songer à les abréger (1). Sa religion lui ordonne de continuer à gémir; elle lui défend de recourir à la mort, qui ne seroit pour lui que l'entrée d'une existence malheureuse; il seroit éternellement puni

(1) Le Christianisme et les loix civiles des Chrétiens, en blâmant le *suicide*, sont très-inconséquentes. L'ancien Testament en fournit des exemples dans Samson, Eléazard, c'est-à-dire dans des hommes très-agréables à Dieu. Le *Messie* ou le fils du Dieu des Chrétiens, s'il est vrai qu'il soit mort de son plein gré, fut évidemment un *suicide*. On en peut dire autant d'un grand nombre de Martyrs, qui se sont volontairement présentés au supplice, ainsi que des pénitens qui se sont fait un mérite de se détruire peu-à-peu.

pour avoir osé prévenir les ordres lents d'un dieu cruel qui se plaît à le voir réduit au désespoir, et qui ne veut pas que l'homme ait l'audace de quitter sans son aveu le poste qui lui fut assigné.

Les hommes ne règlent leurs jugemens que sur leur propre façon de sentir ; ils appellent foiblesse ou délire les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs causes, ou qui semblent priver du bonheur vers lequel on suppose qu'un être jouissant de ses sens, ne peut cesser de tendre ; nous traitons un homme de foible lorsque nous le voyons vivement affecté de ce qui nous touche très-peu, ou quand il est incapable de supporter des maux que nous nous flatterions de soutenir avec plus de fermeté que lui. Nous accusons de folie, de fureur, de frénésie, quiconque sacrifie sa vie, que nous regardons indistinctement comme le plus grand des biens, à des objets qui ne nous paroissent point mériter un sacrifice si coûteux. C'est

ainsi que nous nous érigeons toujours en juges du bonheur, de la façon de voir et de sentir des autres ! un avare qui se tue après la perte de son trésor, paroît un insensé aux yeux de celui qui est moins attaché aux richesses ; il ne sent point que sans argent la vie n'est plus qu'un supplice continué pour un avare, et que rien dans ce monde ne peut le distraire de sa peine ; il vous dira qu'en sa place il n'en eût pas fait autant : mais pour être exactement en la place d'un autre homme, il faudroit avoir son organisation, son tempérament, ses passions, ses idées ; il faudroit être lui, et se placer dans les mêmes circonstances, être mû par les mêmes causes, et dans ce cas tout homme, comme l'avare, se fût ôté la vie, après avoir perdu l'unique source de son bonheur.

Celui qui se prive de la vie, ne se porte à cette extrêmité, si contraire à sa tendance naturelle, que lorsque rien au monde n'est capable de le réjouir ou de le distraire

de sa douleur. Son malheur, quel qu'il soit, est réel pour lui; son organisation forte ou foible, est la sienne, et non celle d'un autre; un malade imaginaire souffre très-réellement, et les rêves fâcheux nous mettent très-véritablement dans une position incommode. Ainsi, dès qu'un homme se tue, nous devons en conclure que la vie, au lieu d'être un bien, est devenue un très-grand mal pour lui; que l'existence a perdu tous ses charmes à ses yeux; que la nature entière n'a plus rien qui le séduise; que cette nature est désenchantée pour lui, et que d'après la comparaison que son jugement troublé fait de l'existence avec la non-existence, celle-ci lui paroît préférable à la première.

Bien des personnes ne manqueront pas de regarder comme dangereuses des maxime qui, contre les préjugés reçus, autorisent les malheureux à trancher le fil de leurs jours: mais ce ne sont point des maximes qui déterminent les hommes à

prendre une si violente résolution ; c'est un tempérament aigri par les chagrins, c'est une constitution bilieuse et mélancolique, c'est un vice dans l'organisation, c'est un dérangement dans la machine ; c'est la nécessité, et non des spéculations raisonnées qui font naître dans l'homme le dessein de se détruire. Rien ne l'invite à cette démarche, tant que la raison lui reste, ou tant qu'il a encore l'espérance, ce baume souverain de tous les maux : quant à l'infortuné qui ne peut perdre de vue ses ennuis et ses peines, qui a toujours ses maux présens à l'esprit, il est forcé de prendre conseil d'eux seuls. D'ailleurs, quels avantages ou quels secours la société pourroit-elle se promettre d'un malheureux réduit au désespoir, d'un misanthrope accablé par la tristesse, tourmenté de remords, qui n'a plus de motifs pour se rendre utile aux autres, et qui lui-même s'abandonne et ne trouve plus d'intérêt à conserver ses jours ? cette so-

ciété n'en seroit-elle pas plus heureuse, si l'on pouvoit parvenir à persuader aux méchans d'ôter de devant nos yeux des objets incommodes, et que les loix, à leur défaut, sont forcées de détruire? ces méchans ne seroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte et les supplices qui leur sont destinés?

La vie étant communément pour l'homme le plus grand de tous les biens, il est à présumer que celui qui s'en défait est entraîné par une force invincible. C'est l'excès du malheur, le désespoir, le dérangement de la machine causé par la mélancolie, qui porte l'homme à se donner la mort. Agité pour lors par des impulsions contraires, il est, comme on l'a dit plus haut, forcé de suivre une route moyenne qui le conduit à son trépas : si l'homme n'est libre dans aucun instant de sa vie, il l'est encore bien moins dans l'acte qui la termine (1).

---

(1) Le suicide, est, dit-on, très-commun

On voit donc que celui qui se tue ne fait pas, comme on prétend, un outrage à la nature, ou, si l'on veut, à son Auteur. Il suit l'impulsion de cette nature, en prenant la seule voie qu'elle lui laisse pour sortir de ses peines; il sort de l'existence par une porte qu'elle lui a laissé ouverte; il ne peut l'offenser en accomplissant la loi de la nécessité; la main de fer de celle-ci, ayant brisé le ressort qui lui rendoit la vie desirable et qui le poussoit à se conserver, lui montre qu'il doit sortir du rang ou du systême où il se trouve trop mal pour vouloir y rester. La patrie ou la famille n'a point droit de se plaindre d'un membre qu'elle ne peut rendre heureux, et dont elle n'a plus rien à espérer pour elle-même. Pour être utile à sa patrie ou à sa

en Angleterre, dont le climat porte les habitans à la mélancolie. Ceux qui se tuent en ce pays sont qualifiés de *Lunatiques;* leur maladie ne paroît pas plus blâmable que le transport au cerveau.

famille, il faut que l'homme chérisse sa propre existence, ait intérêt de la conserver, aime les liens qui l'unissent aux autres, soit capable de s'occuper de leur félicité. Enfin, pour que le suicide fût puni dans l'autre vie, et se repentît de sa démarche précipitée, il faudroit qu'il se survécût à lui-même, et que par conséquent il portât dans sa demeure future ses organes, ses sens, sa mémoire, ses idées, sa façon actuelle d'exister et de penser.

En un mot, rien de plus utile que d'inspirer aux hommes le mépris de la mort, et de bannir de leur esprit les fausses idées qu'on leur donne de ses suites. La crainte de la mort ne fera jamais que des lâches, la crainte de ses suites prétendues ne fera que des fanatiques ou de pieux mélancoliques, inutiles pour eux-mêmes et pour les autres. La mort est une ressource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée, que l'injustice des hommes réduit souvent au désespoir. Si les hommes craignoient moins

la mort, ils ne seroient ni esclaves ni superstitieux ; la vérité trouveroit des défenseurs plus zélés, les droits de l'homme seroient plus hardiment soutenus, les erreurs seroient plus fortement combattues, et la tyrannie seroit à jamais bannie des nations ; la lâcheté la nourit, et la crainte la perpétue. En un mot, les hommes ne peuvent être ni contens ni heureux, tant que leurs opinions les forceront de trembler.

CHAPITRE XV.

Des intérêts des hommes, ou des IDÉES *qu'ils se font du bonheur. L'homme ne peut être heureux sans la vertu.*

L'UTILITÉ, comme on l'a dit ailleurs, doit être l'unique mesure des jugemens de l'homme. Etre utile, c'est contribuer au bonheur de ses semblables; être nuisible, c'est contribuer à leur malheur. Cela posé, voyons si les principes que nous avons établis jusqu'ici sont avantageux ou nuisibles, utiles ou inutiles aux êtres de l'espèce humaine. Si l'homme cherche son bonheur dans tous les instans de sa vie, il ne doit approuver que ce qui le lui procure, ou lui fournit les moyens de l'obtenir.

Ce que nous avons dit ci-devant a déja pu servir à fixer nos idées sur ce qui constitue le bonheur : nous avons déja fait voir que

ce bonheur n'étoit que le plaisir continué (1) ; mais pour qu'un objet nous plaise, il faut que les impressions qu'il fait sur nous, les perceptions qu'il nous donne, les idées qu'il nous laisse, en un mot, que les mouvemens qu'il excite en nous, soient analogues à notre organisation, à notre tempérament, à notre nature individuelle, modifiée par l'habitude et une infinité de circonstances ou de causes qui nous donnent des façons d'être plus ou moins permanentes ou passagères : il faut que l'action de l'objet qui nous remue ou dont l'idée nous reste, loin de s'affoiblir ou de s'anéantir, aille toujours en augmentant : il faut que, sans fatiguer, épuiser ou déranger nos organes, cet objet donne à notre machine le dégré d'activité dont elle a continuellement besoin. Quel est l'objet qui réunisse toutes ces qualités ? Quel est l'homme dont les organes sont

---

(1) Voyez le Chapitre IX.

susceptibles d'une agitation continuelle sans s'affaiser, sans se fatiguer, sans éprouver un sentiment pénible? l'homme veut toujours être averti de son existence le plus vivement qu'il est possible, tant qu'il peut l'être sans douleur. Que dis-je? il consent très-souvent à souffrir plutôt que de ne point sentir. Il s'accoutume à mille choses qui, dans l'origine, ont dû l'affecter d'une façon désagréable, et qui finissent souvent par se changer en des besoins, ou par ne plus l'affecter du tout (1). Où trou-

(1) Nous en avons des exemples dans le tabac, le café, et sur-tout l'eau-de-vie, à l'aide de laquelle les Européens ont asservi les Nègres, et maîtrisé les Sauvages. Voilà peut-être encore pourquoi nous courons aux Tragédies, et le peuple aux exécutions des criminels, qui sont des Tragédies pour lui. En un mot le desir de sentir ou d'être fortement remué, paroît être le principe de la curiosité et de cette avidité avec laquelle nous saisissons le merveilleux, le surnaturel, l'incompréhen-

ver en effet dans la nature des objets capables de nous fournir en tout temps une dose d'activité proportionnée à l'état de notre organisation, que sa mobilité rend sujette à des variations perpétuelles? les plaisirs les plus vifs sont toujours les moins durables, vu que ce sont ceux qui nous causent les plus grands épuisemens.

Pour être heureux sans interruption, il faudroit que les forces de notre être fussent infinies; il faudroit qu'à sa mobilité il joignît une vigueur, une solidité que rien ne peut altérer; ou il faudroit que les objets qui lui communiquent des mouvemens, pussent acquérir ou perdre des qualités, suivant les différens états par lesquels notre machine est forcée de passer successivement; il faudroit que les essences des

---

sible, et tout ce qui fait beaucoup travailler notre imagination. Les hommes tiennent à leur Religion comme les Sauvages à l'eau-de-vie.

êtres

êtres changeassent dans la même proportion que nos dispositions, soumises à l'influence continuelle de mille causes qui nous modifient à notre insu et malgré nous. Si notre machine éprouve à tout instant des changemens plus ou moins marques, dus aux différens dégrés de ressort, de pesanteur, de sérénité dans l'air, de chaleur et de fluidité dans notre sang, d'ordre ou d'harmonie entre les différentes parties de notre corps ; si dans chaque instant de notre durée nous n'avons pas la même tension dans les nerfs, le même ressort dans les fibres, la même activité dans l'esprit, la même chaleur dans l'imagination, etc. il est évident que les mêmes causes, en ne conservant pas toujours les mêmes qualités, ne peuvent pas en tout tems nous affecter de la même manière. Voilà pourquoi les objets qui nous plaisoient autrefois, nous déplaisent aujourd'hui ; ces objets n'ont point sensiblement changé ; mais nos organes, nos dispositions, nos

idées, nos façons de voir et de sentir ont changé; telle est la source de notre inconstance.

Si les mêmes objets ne sont pas en état de faire constamment le bonheur d'un même individu, il est aisé de sentir qu'ils peuvent encore bien moins plaire à tous les hommes, ou qu'un même bonheur ne peut leur convenir à tous. Des êtres variés pour le tempérament, les forces, l'organisation, pour l'imagination, pour les idées, pour les opinions et les habitudes, et qu'une infinité de circonstances, soit physiques soit morales, ont modifiés diversement, doivent se faire nécessairement des notions très-différentes du bonheur. Celui d'un avare ne peut-être le même que celui d'un prodigue; celui d'un voluptueux que celui d'un homme flegmatique; celui d'un intempérant que celui d'un homme raisonnable qui ménage sa santé. Le bonheur de chaque homme est en raison composée de son organisation naturelle et des circons-

tances, des habitudes, des idées vraies ou fausses qui l'ont modifiée; cette organisation et ces circonstances n'étant jamais les mêmes, il s'ensuit que ce qui fait l'objet des vœux de l'un, doit être indifférent ou même déplaire à l'autre, et que, comme on l'a dit ci-devant, personne ne peut être le juge de ce qui peut contribuer à la félicité de son semblable.

L'on appelle *intérêt* l'objet auquel chaque homme, d'après son tempérament et les idées qui lui sont propres, attache son bien-être; d'où l'on voit que l'*intérêt* n'est jamais que ce que chacun de nous regarde comme nécessaire à sa félicité. Il faut encore en conclure que nul homme, dans ce monde, n'est totalement sans intérêt. Celui de l'avare est d'amasser des richesses; celui du prodigue est de les dissiper; l'intérêt de l'ambitieux est d'obtenir du pouvoir, des titres, des dignités; celui du sage modeste est de jouir de la tranquillité; l'intérêt du débauché est de se livrer sans

choix à toutes sortes de plaisirs; celui de l'homme prudent est de s'abstenir de ceux qui pourroient lui nuire. L'intérêt du méchant est de satisfaire ses passions à tout prix; celui de l'homme vertueux est de mériter par sa conduite, l'amour et l'approbation des autres, et de ne rien faire qui puisse le dégrader à ses propres yeux.

Ainsi, lorsque nous disons que *l'intérêt est l'unique mobile des actions humaines*, nous voulons indiquer par-là que chaque homme travaille, à sa manière, à son propre bonheur, qu'il place dans quelqu'objet soit visible soit caché, soit réel, soit imaginaire, et que tout le système de sa conduite tend à l'obtenir. Cela posé, nul homme ne peut être appellé désintéressé; l'on ne donne ce nom qu'à celui dont nous ignorons les mobiles, ou dont nous approuvons l'intérêt. C'est ainsi que nous appellons généreux, fidèle et désintéressé, celui qui est bien plus touché du plaisir de secourir son ami dans l'infortune, que de celui de conser-

ver dans son coffre d'inutiles trésors. Nous appellons désintéressé tout homme à qui l'intérêt de sa gloire est plus précieux que celui de sa fortune. Enfin, nous appellons désintéressé tout homme qui fait à l'objet auquel il attache son bonheur, des sacrifices que nous jugeons coûteux, parce que nous n'attachons point le même prix à cet objet.

Nous jugeons souvent très-mal des intérêts des autres, soit parce que les mobiles qui les animent sont trop compliqués pour que nous puissions les connoître, soit parce que, pour en juger comme eux, il faudroit avoir les mêmes yeux, les mêmes organes, les mêmes passions, les mêmes opinions : cependant, forcés de juger des actions des hommes d'après leurs effets sur nous, nous approuvons l'intérêt qui les anime, toutes les fois qu'il en résulte quelque avantage pour l'espèce humaine ; c'est ainsi que nous admirons la valeur, la générosité, l'amour de la liberté, les grands ta-

lens, la vertu, etc. nous ne faisons alors qu'approuver les objets dans lesquels les êtres que nous louons ont placé leur bonheur. Nous approuvons leurs dispositions, lors même que nous ne sommes point à portée d'en sentir les effets; mais dans ce jugement, nous ne sommes point désintéressés nous-mêmes; l'expérience, la réflexion, l'habitude, la raison nous ont donné le goût moral, et nous trouvons autant de plaisir à être les témoins d'une action grande et généreuse, qu'un homme de goût en trouve à la vue d'un beau tableau dont il n'est point le propriétaire. Celui qui s'est fait une habitude de pratiquer la vertu, est un homme qui a sans cesse devant les yeux l'intérêt qu'il a de mériter l'affection, l'estime et les secours des autres, ainsi que le besoin de s'aimer et de s'estimer lui-même; rempli de ces idées devenues habituelles en lui, il s'abstient même des crimes cachés qui l'aviliroient à ses propres yeux, il ressemble à

un homme qui ayant dès l'enfance contracté l'habitude de la propreté, seroit péniblement affecté de se voir souillé, lors même que personne n'en seroit le témoin. L'homme de bien est celui à qui des idées vraies ont montré son intérêt ou son bonheur dans une façon d'agir que les autres sont forcés d'aimer et d'approuver pour leur propre intérêt.

Ces principes, duement développés, sont la vraie base de la morale ; rien de plus chimérique que celle qui se fonde sur des mobiles imaginaires que l'on a placés hors de la nature, ou sur des sentimens innés, que quelques spéculateurs ont regardé comme antérieurs à toute expérience, et comme indépendans des avantages qui en résultent pour nous ; il est de l'essence de l'homme de s'aimer lui-même, de vouloir se conserver, de chercher à rendre son existence heureuse (1) ; ainsi l'intérêt ou le

(1) Sénèque dit : *Modus ergo diligendi*

desir du bonheur est l'unique mobile de toutes ses actions; cet intérêt dépend de son organisation naturelle, de ses besoins, de ses idées acquises, des habitudes qu'il a contractées; il est sans doute dans l'erreur, lorsqu'une organisation viciée ou des opinions fausses lui montrent son bien-être dans des objets inutiles ou nuisibles à lui-même, ainsi qu'aux autres : il marche d'un pas sûr à la vertu, lorsque des idées vraies lui font placer son bonheur dans une conduite utile à son espèce, approuvée des autres, et qui le rend un objet intéressant pour eux. La morale seroit une science vaine, si elle ne prouvoit aux hommes que leur plus grand intérêt est d'être vertueux. Toute obligation ne peut-être fondée que sur la probabilité ou la certitude d'obtenir un bien, ou d'éviter un mal.

---

præcipiendus est homini, id est quomodo se diligat aut prosit sibi; quin autem diligat aut prosit sibi, dubitare dementis est.

En effet, dans aucun des instans de sa durée, un être sensible et intelligent ne peut perdre de vue sa conservation et son bien-être ; il se doit donc le bonheur à lui-même; mais bientôt l'expérience et la raison lui prouvent que, dénué de secours, il ne peut tout seul se procurer toutes les choses nécessaires à sa félicité ; il vit avec des êtres sensibles, intelligens, occupés comme lui de leur propre bonheur, mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il desire pour lui-même ; il s'apperçoit que ces êtres ne lui seront favorables que lorsque leur bien-être s'y trouvera intéressé ; il en conclut que pour son bonheur, il faut qu'il se conduise en tout temps d'une façon propre à se concilier l'attachement, l'approbation, l'estime et l'assistance des êtres les plus à portée de concourir à ses vues; il voit que c'est l'homme qui est le plus nécessaire au bien-être de l'homme, et que pour le mettre dans ses intérêts, il doit lui faire trouver

des avantages réels à seconder ses projets : mais procurer des avantages réels aux êtres de l'espèce humaine, c'est avoir de la vertu ; l'homme raisonnable est donc obligé de sentir qu'il est de son intérêt d'être vertueux. La vertu n'est que l'art de se rendre heureux soi-même de la félicité des autres. L'homme vertueux est celui qui communique le bonheur à des êtres capables de le lui rendre, nécessaires à sa conservation, à portée de lui procurer une existence heureuse.

Tel est donc le vrai fondement de toute morale ; le mérite et la vertu sont fondés sur la nature de l'homme, sur ses besoins. Ce n'est que par la vertu qu'il peut se rendre heureux (1). Sans vertus, la société ne peut ni être utile ni subsister ; elle ne peut

(1) *Est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta et ad summum perducta natura.* CICERO, *de Legibus I.* Il dit ailleurs, *virtus rationis absolutio definitur.*

avoir des avantages réels, que lorsqu'elle rassemble des êtres animés du desir de se plaire, et disposés à travailler à leur utilité réciproque; il n'existe point de douceurs dans les familles, si les membres qui les composent ne sont dans l'heureuse volonté de se prêter des secours mutuels, de s'entr'aider à supporter les peines de la vie, et d'écarter, par des efforts réunis, les maux auxquels la nature les assujettit. Le lien conjugal n'est doux, qu'autant qu'il identifie les intérêts de deux êtres, réunis par le besoin d'un plaisir légitime, d'où résulte le maintien de la société politique, et capable de lui former des citoyens. L'amitié n'a des charmes, que lorsqu'elle associe plus particulièrement des êtres vertueux, c'est-à-dire, animés du desir sincère de conspirer à leur bonheur réciproque. Enfin, ce n'est qu'en montrant de la vertu que nous pouvons mériter la bienveillance, la confiance, l'estime de tous ceux avec qui nous avons des rapports: en

un mot, nul homme ne peut-être heureux tout seul.

En effet, le bonheur de chaque individu de l'espèce humaine dépend des sentimens qu'il fait naître et qu'il nourrit dans les êtres parmi lesquels son destin l'a placé ; la grandeur peut bien les éblouir ; le pouvoir et la force peuvent bien leur arracher des hommages involontaires ; l'opulence peut séduire des ames basses et vénales ; mais l'humanité, la bienfaisance, la compassion, l'équité peuvent seuls obtenir sans effort, les sentimens si doux de la tendresse, de l'attachement, de l'estime dont tout homme raisonnable sent la nécessité. Être vertueux, c'est donc placer son intérêt dans ce qui s'accorde avec l'intérêt des autres ; c'est jouir des bienfaits et des plaisirs que l'on répand sur eux. Celui que son naturel, son éducation, ses réflexions, ses habitudes ont rendu susceptible de ces dispositions, et que les circonstances mettent à portée

de se satisfaire, devient un objet intéressant pour tous ceux qui l'approchent : il jouit à chaque instant ; il lit avec plaisir le contentement et la joie sur tous les visages ; sa femme, ses enfans, ses amis, ses serviteurs lui montrent un front ouvert et serein, lui représentent le contentement et la paix dans lesquels il reconnoît son ouvrage ; tout ce qui l'environne est prêt à partager ses plaisirs et ses peines ; chéri, respecté, considéré des autres, tout le ramène agréablement sur lui-même ; il connoît les droits qu'il s'est acquis sur tous les cœurs ; il s'applaudit d'être la source d'une félicité par laquelle tout le monde est enchaîné à son sort. Les sentimens d'amour que nous avons pour nous-mêmes, deviennent cent fois plus délicieux, lorsque nous les voyons partagés par tous ceux avec qui notre destin nous lie. L'habitude de la vertu nous fait des besoins que la vertu suffit pour satisfaire ; c'est ainsi que la vertu est toujours sa propre récompense,

et se paye elle-même des avantages qu'elle procure aux autres.

On ne manquera point de nous dire, et même de nous prouver, que dans la présente constitution des choses, la vertu, loin de procurer le bien-être à ceux qui la pratiquent, les plonge souvent dans l'infortune, et met des obstacles continuels à leur félicité; par-tout on la voit privée de récompenses; que dis-je! mille exemples peuvent nous convaincre que presqu'en tout pays elle est haïe, persécutée, forcée de gémir de l'ingratitude et de l'injustice des hommes. Je réponds en avouant que, par une suite nécessaire des égaremens du genre humain, la vertu mène rarement aux objets dans lesquels le vulgaire fait consister le bonheur. La plupart des sociétés, gouvernées trop souvent par des hommes que l'ignorance, la flatterie, le préjugé, l'abus du pouvoir et l'impunité concourent à rendre ennemis de la vertu, ne prodiguent communément leur estime

et leurs bienfaits qu'à des sujets indignes, ne récompensent que des qualités frivoles et nuisibles, et ne rendent point au mérite la justice qui lui est due. Mais l'homme de bien n'ambitionne ni les récompenses ni les suffrages d'une société si mal constituée : content d'un bonheur domestique, il ne cherche pas à multiplier des rapports qui ne feroient que multiplier ses dangers : il sait qu'une société vicieuse est un tourbillon avec lequel l'homme honnête ne peut se co-ordonner : il se met donc à l'écart, hors de la route battue, où il seroit infailliblement écrasé. Il fait le bien autant qu'il peut dans sa sphère ; il laisse le champ libre aux méchans qui veulent descendre dans l'arêne ; il gémit des coups qu'ils se portent, il s'applaudit de sa médiocrité qui le met en sûreté ; il plaint les nations malheureuses par leurs erreurs, et par les passions qui en sont les suites fatales et nécessaires ; elles ne renferment que des citoyens malheureux ; ceux-ci,

loin de songer à leurs véritables intérêts, loin de travailler à leur bonheur mutuel, loin de sentir combien la vertu leur devroit être chère, ne font que se combattre ouvertement ou se nuire sourdement, et détestent une vertu qui gêneroit leurs passions désordonnées.

Quand nous disons que la vertu est sa propre récompense, nous voulons donc simplement annoncer que, dans une société dont les vues seroient guidées par la vérité, par l'expérience, par la raison, chaque homme connoîtroit ses véritables intérêts, sentiroit le but de l'association, trouveroit des avantages ou des motifs réels pour remplir ses devoirs, en un mot, seroit convaincu que, pour se rendre solidement heureux, il doit s'occuper du bien-être de ses semblables, et mériter leur estime, leur tendresse et leurs secours. Enfin, dans une société bien constituée, le gouvernement, l'éducation, les loix, l'exemple, l'instruction devroient conspi-

rer à prouver à chaque citoyen que la nation dont il fait partie, est un ensemble qui ne peut-être heureux et subsister sans vertus; l'expérience devroit à chaque instant le convaincre que le bien-être des parties ne peut résulter que de celui du corps; la justice lui feroit sentir que la société, pour être avantageuse, devroit être un systême de volontés, dans lequel celles qui agissent d'une façon conforme aux intérêts du tout, éprouveroient infailliblement une réaction avantageuse.

Mais hélas! par le renversement que les erreurs des hommes ont mis dans leurs idées, la vertu disgraciée, bannie, persécutée, ne trouve aucun des avantages qu'elle est en droit d'espérer. L'on est forcé de lui montrer dans l'avenir des récompenses dont elle est presque toujours privée dans le monde actuel; on se croit obligé de tromper, de séduire, d'intimider les mortels pour les engager à suivre une

vertu que tout leur rend incommode ; on les repaît d'espérances éloignées ; on les allarme par des terreurs funestes pour les solliciter à la vertu que tout leur rend haïssable, ou les détourner du mal que tout leur rend aimable et nécessaire. C'est ainsi que la politique et la superstition, à force de chimères et d'intérêts actifs, prétendent suppléer aux mobiles réels et véritables que la nature, que l'expérience, qu'un gouvernement éclairé, que la loi, que l'instruction, que l'exemple, que des opinions raisonnables pourroient fournir aux hommes. Ceux-ci, entraînés par l'exemple, autorisés par l'usage, aveuglés par des passions non moins dangereuses que nécessaires, n'ont point d'égards aux promesses et aux menaces incertaines qu'on leur fait ; l'intérêt actuel de leurs plaisirs, de leurs passions, de leurs habitudes, l'emporte toujours sur l'intérêt qu'on leur montre à obtenir un bien-être futur, ou à

éviter des malheurs qui leur paroissent douteux, toutes les fois qu'ils les comparent à des avantages présens.

C'est ainsi que la superstition, loin de faire des hommes vertueux par principes, ne fait que leur imposer un joug aussi dur qu'inutile : il n'est porté que par des enthousiastes ou par des pusillanimes, que leurs opinions rendent ou malheureux ou dangereux ; et qui, sans devenir meilleurs, rongent en frémissant le foible mords qu'on leur met dans la bouche. En effet, l'expérience nous prouve que la religion est une digue incapable de résister au torrent de la corruption, auquel tant de causes accumulées donnent une force irrésistible. Bien plus, cette religion n'augmente-t-elle pas elle-même le désordre public par les passions dangereuses qu'elle déchaîne et qu'elle sanctifie? la vertu n'est presque en tous lieux le partage que de quelques ames assez fortes pour résister au torrent des préjugés, contentes de se payer elles mêmes

des biens qu'elles répandent sur la société, assez modérées pour être satisfaites des suffrages d'un petit nombre d'approbateurs, enfin, détachées des futiles avantages que des sociétés injustes n'accordent trop communément qu'à la bassesse, à l'intrigue et aux crimes.

Malgré l'injustice qui règne dans le monde, il est pourtant des hommes vertueux; il est, au sein même des nations les plus vicieuses, des êtres bienfaisans, instruits du prix de la vertu, qui savent qu'elle arrache des hommages, même à ses ennemis; il en est qui se contentent au moins des récompenses intérieures et cachées dont nul pouvoir sur la terre n'est capable de les fruster. En effet, l'homme de bien acquiert des droits sur l'estime, la vénération, la confiance et l'amour de ceux mêmes dont la conduite est opposée à la sienne; le vice est forcé de céder à la vertu, dont, en rougissant, il reconnoît la supériorité. Indépendamment de cet

ascendant si doux, si grand, si sûr, quand l'univers entier seroit injuste pour l'homme de bien, il lui reste l'avantage de s'aimer, de s'estimer lui-même, de rentrer avec plaisir dans le fond de son cœur, de contempler ses actions des mêmes yeux que les autres devroient avoir s'ils n'étoient aveuglés. Nulle force ne peut lui ravir l'estime méritée de lui-même; cette estime n'est un sentiment ridicule, que lorsqu'elle n'est point fondée; il ne doit être blâmé que lorsqu'il se montre d'une façon humiliante et fâcheuse pour les autres; c'est alors que nous le nommons *orgueil*: s'appuye-t-il sur des choses futiles? nous l'appellons *vanité*; on ne peut le condamner, on le trouve légitime et fondé, on l'appelle *élévation*, *grandeur d'ame*, noble fierté, lorsqu'il s'appuye sur des vertus et sur des talens vraiment utiles à la société, quand même elle seroit incapable de les apprécier.

Cessons donc d'écouter les déclamations de ces superstitions qui, ennemies de notre

bonheur, ont voulu le détruire jusque dans le fond de nos cœurs; qui nous ont prescrit la haine et le mépris de nous-mêmes, qui prétendent arracher à l'homme de bien la récompense, souvent unique, qui reste à la vertu dans ce monde pervers. Anéantir en lui le sentiment si juste d'un amour-propre fondé, ce seroit briser le plus puissant des ressorts qui le porte à bien faire. Quel mobile lui resteroit-il en effet dans la plupart des sociétés humaines? n'y voyons-nous pas la vertu méprisée et découragée? le crime audacieux et le vice adroit récompensés? l'amour du bien public taxé de folie; l'exactitude à remplir ses devoirs regardée comme une duperie; la compassion, la sensibilité, la tendresse et la fidélité conjugale, l'amitié sincère et inviolable, méprisées et traitées de ridicules? Il faut à l'homme des motifs pour agir; il n'agit bien ou mal, qu'en vue de son bonheur; ce qu'il juge son bonheur est son intérêt; il ne fait rien gratuitement;

et quand on lui retient le salaire de ses actions utiles, il est réduit ou à devenir aussi méchant que les autres, ou à se payer de ses propres mains.

Cela posé, l'homme de bien ne peut jamais être complètement malheureux; il ne peut être totalement privé de la récompense qui lui est due; la vertu peut tenir lieu de tous les biens ou bonheurs d'opinion, il n'en est point qui puissent la remplacer. Ce n'est pas que l'homme honnête soit exempt d'afflictions; ainsi que le méchant, il est sujet aux maux physiques; il peut être dans l'indigence, il est souvent en butte à la calomnie, à l'injustice, à l'ingratitude, à la haine; mais au milieu de ses traverses, de ses peines et de ses chagrins, il trouve en lui-même un support; il est content de lui-même; il se respecte, il sent sa propre dignité, il connoît la bonté de ses droits, et se console par la confiance qu'il a dans la justice de sa cause. Ces appuis ne sont point faits pour le mé-

chant : sujet ainsi que l'homme de bien à des infirmités et aux caprices du sort, il ne trouve dans le fond de son cœur que des soucis, des regrets, des remords; il s'affaisse sur lui-même; il n'est pas soutenu par sa conscience; son esprit et son corps se trouvent accablés de tous côtés à la fois. L'homme de bien n'est point un Stoïcien insensible; la vertu ne procure point l'impassibilité; mais, s'il est infirme, il est moins à plaindre que le méchant malade; s'il est indigent, il est moins malheureux que le méchant dans la misère; s'il est dans la disgrace, il est moins accablé que le méchant disgracié.

Le bonheur de chaque homme dépend de son tempérament cultivé; la nature fait les heureux; la culture, l'instruction, la réflexion font valoir le terrein que la nature a formé, et le mettent à portée de produire des fruits utiles. Être heureusement né pour soi-même, c'est avoir reçu de la nature un corps sain, des organes agissans

agissans avec précision, un esprit juste, un cœur dont les passions et les desirs sont analogues et conformes aux circonstances dans lesquels le sort nous a placés. La nature a donc tout fait pour nous, lorsqu'elle nous a donné la dose de vigueur et d'énergie qui nous suffit pour obtenir les choses que notre état, notre façon de penser, notre tempérament nous font desirer. Cette nature nous a fait un présent funeste, lorsqu'elle nous a donné un sang trop bouillant, une imagination trop active, des desirs impétueux pour des objets impossibles à obtenir dans nos circonstances, ou du moins que nous ne pouvons nous procurer sans des efforts incroyables, capables de mettre notre bien-être en danger, et de troubler le repos de la société. Les hommes les plus heureux sont communément ceux qui possèdent une ame paisible, qui ne desire que les choses qu'elle peut se procurer par un travail propre à maintenir son activité, sans lui causer des secousses trop impor-

tunes et trop violentes. Un Philosophe, dont les besoins sont aisément satisfaits, étranger à l'ambition, content dans le cercle d'un petit nombre d'amis, est, sans doute, un être plus heureusement constitué, qu'un conquérant ambitieux, dont l'imagination affamée est réduite au désespoir de n'avoir qu'un monde à ravager. Celui qui est heureusement né, ou que la nature a rendu susceptible d'être convenablement modifié, n'est point un être nuisible à la société : elle n'est communément troublée que par des hommes mal nés, turbulens, mécontens de leur sort, enivrés de passions, épris d'objets difficiles, qui la mettent en combustion pour obtenir les biens imaginaires, dans lesquels ils ont fait consister leur bonheur. Il faut à un Alexandre des Empires détruits, des nations baignées dans le sang, des villes réduites en cendres pour contenter cette passion pour la gloire dont il s'est fait une fausse idée, et dont son imagination est

altérée ; il ne faut à Diogène qu'un tonneau, et la liberté de paroître bizarre ; il ne faut à Socrate que le plaisir de former des disciples à la vertu.

L'homme étant par son organisation un être à qui le mouvement est toujours nécessaire, doit toujours desirer ; voilà pourquoi une trop grande facilité à se procurer les objets, les rend bientôt insipides pour lui. Pour sentir le bonheur, il faut des efforts pour l'obtenir ; pour trouver des charmes dans la jouissance, il faut que le desir soit irrité par des obstacles ; nous sommes, sur le champ, dégoûtés des biens qui ne nous ont rien coûté. L'attente du bonheur, le travail nécessaire pour se le procurer, les peintures variées et multipliées que l'imagination nous en fait, donnent à notre cerveau le mouvement dont il a besoin, lui font exercer ses facultés, mettent tous ses ressorts en jeu ; en un mot, lui donnent une activité agréable, dont la jouissance du bonheur lui-même

ne peut point nous dédommager. L'action est le véritable élément de l'esprit humain ; dès qu'il cesse d'agir, il tombe dans l'ennui. Notre ame a besoin d'idées, comme notre estomac d'alimens (1).

Ainsi, l'impulsion que le desir nous donne, est lui-même un grand bien ; il est pour l'esprit, ce que l'exercice est pour le corps ; sans lui, nous ne trouvons aucun plaisir dans les alimens qu'on nous

---

(1) L'avantage que les Savans et les Gens de Lettres ont sur les ignorans et les gens désœuvrés ou inhabitués à penser et à étudier, n'est dû qu'à la multitude et à la variété des idées que fournisssent à l'esprit l'étude et la réflexion. L'esprit d'un homme qui pense, trouve plus de pâture dans un bon Livre, que l'esprit d'un ignorant dans tous les plaisirs que ses richesses lui procurent. Étudier, c'est amasser un magasin d'idées. C'est la multitude et la combinaison des idées qui met tant de différence entre les hommes, et qui leur donne de l'avantage sur les autres animaux.

présente; c'est la soif qui rend le plaisir de boire si agréable pour nous; la vie est un cercle perpétuel de desirs renaissans et de desirs satisfaits. Le repos n'est un bien que pour celui qui travaille; il est une source d'ennuis, de tristesse et de vices pour celui qui n'a point travaillé. Jouir sans interruption, c'est ne jouir de rien; l'homme qui n'a rien à desirer, est à coup sûr plus malheureux que celui qui souffre.

Ces réflexions, fondées sur l'expérience, doivent nous prouver que le mal ainsi que le bien dépend de l'essence des choses. Le bonheur, pour être senti, ne peut être continu; le travail est nécessaire à l'homme pour mettre de l'intervalle entre ses plaisirs; son corps a besoin d'exercice; son cœur a besoin de desirs; le mal-aise peut seul nous faire goûter le bien être; c'est lui qui forme les ombres dans le tableau de la vie humaine. Par une loi irrévocable du destin, les hommes sont forcés d'être

mécontens de leur sort, de faire des efforts pour le changer, de s'envier réciproquement une félicité dont aucun d'eux ne jouit parfaitement. C'est ainsi que le pauvre envie l'opulence du riche, tandis que celui-ci est souvent bien moins heureux que lui; c'est ainsi que le riche envie les avantages d'une pauvreté qu'il voit active, saine et souvent riante, au sein même de la misère.

Si tous les hommes étoient parfaitement contens, il n'y auroit plus d'activité dans le monde; il faut desirer, agir, travailler pour être heureux; tel est l'ordre d'une nature dont la vie est dans l'action. Les sociétés humaines ne peuvent subsister que par un échange continuel des choses dans lesquelles les hommes font consister leur bonheur. Le pauvre est forcé de desirer et de travailler pour obtenir ce qu'il sait nécessaire à la conservation de son être; se nourrir, se vêtir, se loger, se propager, sont les premiers besoins que la nature lui

donne : les a-t-il satisfaits ? bientôt il est forcé de se créer des besoins tout nouveaux, ou plutôt son imagination ne fait que raffiner sur les premiers ; elle cherche à les diversifier, elle veut les rendre plus piquans ; quand une fois, parvenu à l'opulence, il a parcouru tout le cercle des besoins et de leurs combinaisons, il tombe dans le dégoût. Dispensé de travail, son corps amasse des humeurs ; dépourvu de desirs, son cœur tombe en langueur ; privé d'activité, il est forcé de faire part de ses richesses à des êtres plus actifs, plus laborieux que lui ; ceux-ci, pour leur propre intérêt, se chargent du soin de travailler pour lui, de lui procurer ses besoins, de le tirer de sa langueur, de contenter ses fantaisies. C'est ainsi que les riches et les grands excitent l'énergie, l'activité, l'industrie de l'indigent ; celui-ci travaille à son propre bien-être en travaillant pour les autres : c'est ainsi que le desir d'améliorer son sort, rend l'homme

nécessaire à l'homme ; c'est ainsi que les desirs toujours renaissans et jamais rassasiés, sont le principe de la vie, de la santé, de l'activité, de la société. Si chaque homme se suffisoit à lui-même, il n'auroit nul besoin de vivre en société ; nos besoins, nos desirs, nos fantaisies nous mettent dans la dépendance des autres, et font que chacun de nous, pour son propre intérêt, est forcé d'être utile à des êtres capables de lui procurer les objets qu'il n'a pas lui-même. Une nation n'est que la réunion d'un grand nombre d'hommes, liés les uns aux autres par leurs besoins ou leurs plaisirs ; les plus heureux y sont ceux qui ont le moins de besoins, et qui ont le plus de moyens de les satisfaire.

Dans les individus de l'espèce humaine, ainsi que dans les sociétés politiques, la progression des besoins est une chose nécessaire ; elle est fondée sur l'essence de l'homme ; il faut que les besoins naturels, une fois satisfaits, soient remplacés par des

besoins que nous nommons *imaginaires* ou *besoins d'opinion;* ceux-ci deviennent aussi nécessaires à notre bonheur que les premiers. L'habitude qui permet au Sauvage d'Amérique d'aller tout nu, force l'habitant civilisé d'une nation Européenne de se vêtir; l'homme pauvre se contente d'un vêtement très-simple qui lui sert toute l'année; l'homme riche veut un habit conforme à chaque saison; il souffriroit s'il n'avoit point la commodité d'en changer; il seroit affligé si son habit n'annonçoit point aux autres son opulence, son rang, sa supériorité. C'est ainsi que l'habitude multiplie les besoins du riche; c'est ainsi que sa vanité devient elle-même un besoin, qui met en jeu mille bras empressés à la satisfaire; enfin, cette vanité procure à des hommes indigens, les moyens de subsister. Celui qui s'est habitué au faste, au luxe dans les habits, lorsqu'il est privé de ces signes de l'opulence, auxquels il attache une idée de

bonheur, se trouve aussi malheureux que le pauvre qui n'a point de quoi se vêtir. Les nations, civilisées aujourd'hui, ont commencé par être sauvages, errantes et vagabondes, occupées de la chasse et de la guerre, forcées de chercher leur subsistance avec peine : peu-à-peu elles se sont fixées, elles se sont livrées à l'agriculture, ensuite au commerce ; elles ont raffiné sur leurs premiers besoins ; elles en ont étendu la sphère ; elles ont imaginé mille moyens pour les contenter : progression naturelle et nécessaire dans des êtres actifs qui ont besoin de sentir, et qui, pour être heureux, doivent varier leurs sensations.

A mesure que les besoins des hommes se multiplient, ils deviennent plus difficiles à satisfaire ; ils sont forcés de dépendre d'un plus grand nombre de leurs semblables ; pour exciter leur activité, pour les engager à concourir à ses vues, l'on est donc obligé de se procurer les objets capables de les inviter à contenter ses desirs ;

un sauvage n'a qu'à étendre la main pour cueillir le fruit qui suffit à sa nourriture, le citoyen opulent d'une société florissante, est obligé de faire mouvoir des milliers de bras pour créer le repas somptueux et les mets recherchés, devenus nécessaires pour réveiller son appétit languissant, ou pour flatter sa vanité. D'où l'on voit que, dans la même proportion que nos besoins se multiplient, nous sommes forcés de multiplier les moyens de les satisfaire. Les richesses ne sont autre chose que des moyens de convention, à l'aide desquels nous sommes à portée de faire concourir un grand nombre d'hommes à contenter nos desirs, ou de les inviter par leur intérêt propre à contribuer à nos plaisirs. Que fait l'homme riche, sinon d'annoncer a des indigens qu'il peut leur fournir les moyens de subsister, s'ils consentent à se prêter à ses volontés? que fait l'homme qui a du pouvoir, sinon de montrer aux autres qu'il est en état de leur fournir des moyens de

se rendre heureux? Les souverains, les grands, les riches ne nous paroissent heureux, que parce qu'ils possèdent des moyens ou des motifs suffisans pour déterminer un grand nombre d'hommes à s'occuper de leur bonheur.

Plus nous envisagerons les choses, et plus nous nous convaincrons que les fausses opinions des hommes sont les vraies sources de leurs malheurs : le bonheur n'est si rare parmi eux, que parce qu'ils l'attachent à des objets ou indifférens ou inutiles à leur bien-être, ou qui se tournent en maux réels pour eux. Les richesses sont indifférentes en elles-mêmes, il n'y a que l'usage qu'on en sait faire, qui les rende utiles ou nuisibles. L'argent, indifférent au sauvage, qui ne sauroit qu'en faire, est amassé par l'avare, pour qui il devient inutile, et dépensé par le prodigue et le voluptueux, qui ne s'en servent que pour acheter des regrets et des infirmités. Les plaisirs ne sont rien, pour qui est incapa-

ble de les sentir ; ils deviennent des maux réels quand, destructeurs pour nous-mêmes, ils dérangent notre machine, nous font négliger nos devoirs, et nous rendent méprisables aux yeux des autres. Le pouvoir n'est rien en lui-même ; il nous est inutile si nous ne nous en servons pour notre propre félicité, il nous devient funeste dès que nous en abusons, il devient odieux dès que nous l'employons à faire des malheureux. Faute d'être éclairés sur leurs vrais intérêts, ceux d'entre les hommes qui jouissent de tous les moyens de se rendre heureux, ne trouvent presque jamais le secret de les faire servir à leur propre bonheur. L'art de jouir est le plus ignoré ; ce seroit celui qu'il faudroit apprendre avant que de desirer ; la terre est remplie d'hommes qui ne s'occupent que du soin de se procurer des moyens sans jamais en connoître la fin. Tout le monde desire de la fortune et du pouvoir, et nous voyons très-peu de gens que ces objets rendent heureux.

Il est naturel, très-nécessaire, très-raisonnable de desirer les choses qui peuvent contribuer à augmenter la somme de notre félicité. Les plaisirs, les richesses, le pouvoir, sont des objets dignes de notre ambition et de nos efforts, lorsque nous savons en faire usage pour rendre notre existence plus agréable ; nous ne pouvons blâmer celui qui les desire, ni mépriser ou haïr celui qui les possède, que quand, pour les obtenir, il employe des moyens odieux, ou lorsque, après les avoir obtenus, il en fait un usage pernicieux, soit pour lui-même, soit pour les autres. Desirons la puissance, la grandeur, le crédit, lorsque nous pouvons y prétendre sans les acheter aux dépens de notre repos ou de celui des êtres avec qui nous vivons. Desirons les richesses, quand nous saurons en faire un usage vraiment avantageux pour nous-mêmes et pour les autres; mais n'employons jamais, pour nous les procurer, des voies que

nous serions forcés de nous reprocher, ou qui nous attireroient la haine de nos associés. Souvenons-nous toujours que notre bonheur solide doit se fonder sur l'estime de nous-mêmes, et sur les avantages que nous procurons à d'autres, et que de tous les projets, le plus impraticable pour un être qui vit en société, c'est celui de vouloir se rendre exclusivement heureux.

CHAPITRE XVI.

Les erreurs des hommes, sur ce qui constitue le bonheur, sont la vraie source de leurs maux. Des vains remèdes qu'on leur a voulu appliquer.

La raison ne défend point à l'homme de former de vastes desirs; l'ambition est une passion utile au genre humain, quand elle a son bonheur pour objet. De grandes ames veulent agir dans une grande sphère; des génies puissans, éclairés, bienfaisans, placés dans d'heureuses conjonctures, répandent au loin leurs influences favorables; ils ont besoin, pour leur propre félicité, de faire un grand nombre d'heureux. Tant de princes jouissent si rarement d'un vrai bonheur, parce que leurs ames, foibles et rétrécies, sont forcées d'agir dans

une sphère trop étendue pour leur peu d'énergie. C'est ainsi que par l'inaction, l'indolence, l'incapacité de leurs chefs, les nations languissent souvent dans la misère, et sont soumises à des maîtres aussi peu capables de faire leur propre bonheur que celui de leur sujets. D'un autre côté, des ames trop emportées, trop bouillantes, trop actives, sont elles-mêmes à la gène dans la sphère qui les renferme, et leur chaleur déplacée en fait des fléaux du genre-humain (1). Alexandre fut un monarque aussi nuisible à la terre et aussi mécontent de son sort que le despote indolent qu'il parvint à détrôner. Les ames de l'un et de l'autre furent peu proportionnées à leurs sphères.

---

(1) *Æstuat infelix augusto limite mundi.* Sénèque dit d'Alexandre, *post Darium et Indos pauper est Alexander; inventus est qui concupisceret aliquid post omnia.* V. SENEC. Epist. 120.

Le bonheur de l'homme ne résultera jamais que de l'accord de ses desirs avec ses circonstances. La puissance souveraine n'est rien pour celui qui la possède, s'il ne sait en user pour son propre bonheur; elle est un mal réel si elle le rend malheureux; elle est un abus détestable si elle produit l'infortune d'une portion du genre-humain. Les princes les plus puissans ne sont pour l'ordinaire si étrangers au bonheur, et leurs sujets ne sont si communément dans l'infortune, que parce que les premiers possèdent tous les moyens de se rendre heureux, sans jamais en faire usage, ou parce qu'ils ne savent qu'en abuser. Un sage sur le trône seroit le plus fortuné des mortels. Un monarque est un homme à qui tout son pouvoir ne peut procurer d'autres organes, et d'autres façons de sentir, qu'au dernier de ses sujets; s'il a des avantages sur lui, c'est par la grandeur, la variété, la multiplicité des objets dont il peut s'occuper, qui, donnant une ac-

tion perpétuelle à son esprit, l'empêchent de se flétrir et de tomber dans l'ennui. Si son ame est vertueuse et grande, son ambition se satisfait à chaque instant à la vue du pouvoir de réunir les volontés de ses sujets à la sienne, de les intéresser à sa conservation, de mériter leur affection, et d'arracher les respects et les éloges de toutes les nations. Telles sont les conquêtes que la raison propose à tous ceux que le sort destine à gouverner des empires; elles sont assez grandes pour satisfaire l'imagination la plus vive, et l'ambition la plus vaste. Les rois ne sont les plus heureux des hommes, que parce qu'ils ont la faculté de faire un plus grand nombre d'heureux, et de multiplier ainsi les causes du contentement légitime d'eux-mêmes.

Ces avantages de la puissance souveraine sont partagés par tous ceux qui contribuent au gouvernement des états. Ainsi la grandeur, le rang, le crédit, sont des objets desirables pour ceux qui connoissent les

moyens de les faire servir à leur propre félicité; ils sont inutiles à ces hommes médiocres qui n'ont ni l'énergie ni la capacité de les employer d'une façon avantageuse pour eux-mêmes; ils sont détestables lorsque, pour les obtenir, on compromet son bonheur et celui de la société; celle-ci est dans l'erreur, toutes les fois qu'elle respecte des hommes qui n'employent qu'à sa destruction une puissance qu'elle ne doit approuver que lorsqu'elle en recueille les fruits.

Les richesses, inutiles à l'avare, qui n'en est que le triste geolier; nuisibles au débauché, à qui elles ne procurent que des infirmités, des ennuis, des dégoûts, peuvent mettre dans les mains de l'homme de bien, mille moyens d'augmenter la somme de son bonheur: mais, avant de desirer les richesses, il faut savoir en user; l'argent n'est que le signe représentatif du bonheur; en jouir, s'en servir pour faire des heureux, voilà la réalité. L'argent,

d'après les conventions des hommes, procure tous les biens que l'on puisse desirer; il n'en est qu'un seul qu'il ne procure point, c'est celui d'en savoir user. Avoir de l'argent sans savoir en jouir, c'est posséder la clef d'un palais commode dont on s'interdit l'entrée; le prodiguer, c'est jetter cette clef dans la rivière; en faire un mauvais usage, c'est s'en servir pour se blesser. Donnez à l'homme de bien éclairé les plus amples trésors, il n'en sera point accablé; s'il a l'ame grande et noble, il ne fera qu'étendre au loin ses bienfaits; il méritera l'affection d'un grand nombre d'hommes; il s'attirera l'amour et les hommages de ceux qui l'entourent; il sera retenu dans ses plaisirs, afin de pouvoir en jouir; il saura que l'argent ne rétablira point une ame usée par la jouissance, des organes affoiblis par des excès, un corps énervé et devenu désormais incapable de se soutenir qu'à force de privations; il saura que l'abus des voluptés étouffe le plaisir dans sa

source, et que tous les trésors du monde ne peuvent renouveller des sens.

On voit donc que rien n'est plus frivole que les déclamations d'une sombre philosophie contre le desir du pouvoir, de la grandeur, des richesses, des plaisirs. Ces objets sont desirables pour nous, dès que notre sort nous permet d'y prétendre, ou lorsque nous savons la manière de les faire tourner à notre avantage réel : la raison ne peut les blâmer ou les mépriser, quand pour les obtenir nous ne blessons personne; elle les estime, quand nous nous en servons pour nous rendre nous-mêmes et les autres heureux. Le plaisir est un bien, il est de notre essence de l'aimer; il est raisonnable, lorsqu'il nous rend chère notre existence, lorsqu'il ne nous nuit point à nous-mêmes, lorsque ses conséquences ne sont point fâcheuses pour les autres. Les richesses sont le symbole de la plupart des biens de ce monde; elles deviennent une réalité, lorsquelles sont entre les mains

d'un homme qui en sait user. Le pouvoir est le plus grand des biens, lorsque celui qui en est le dépositaire a reçu de la nature et de l'éducation une ame assez grande, assez noble, assez forte pour étendre ses heureuses influences sur des nations entières, qu'il met par-là dans une légitime dépendance, et qu'il enchaîne par ses bienfaits : l'on n'acquiert le droit de commander aux hommes qu'en les rendant heureux.

Les droits de l'homme sur son semblable ne peuvent être fondés que sur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'espérer; sans cela le pouvoir qu'il exerce sur lui seroit une violence, une usurpation, une tyrannie manifeste; ce n'est que sur la faculté de nous rendre heureux que toute autorité légitime est fondée. Nul mortel ne reçoit de la nature le droit de commander à un autre : mais nous l'accordons volontairement à celui de qui nous espérons notre bien-être. Le gouvernement n'est que le droit de com-

mander à tous, conféré au souverain pour l'avantage de ceux qui sont gouvernés. Les souverains sont les défenseurs et les gardiens de la personne, des biens, de la liberté de leurs sujets; ce n'est qu'à cette condition que ceux-ci consentent d'obéir; le gouvernement n'est qu'un brigandage, dès qu'il se sert des forces qui lui sont confiées pour rendre la société malheureuse. L'empire de la religion n'est fondé que sur l'opinion où l'on est, qu'elle a le pouvoir de rendre les nations malheureuses; les dieux ne seroient que des fantômes odieux, s'ils rendoient les hommes malheureux (1).

---

(1) Cicéron dit : *Nisi homini Deus placuerit, Deus non erit.* « Dieu ne peut obliger les » hommes à lui obéir qu'en leur faisant con- » noître qu'il est en son pouvoir de les rendre » heureux ou malheureux ». *Voyez défense de la religion, Tom. I, pag.* 433. Il faut conclure de ces principes, que l'homme est en droit de juger la religion et les dieux,

Le gouvernement et la religion ne seroient des institutions raisonnables, qu'autant que l'un et l'autre contribueroient à la félicité des hommes ; il y auroit de la folie à se soumettre à un joug dont il ne résulteroit que du mal ; il y auroit de l'injustice à forcer les mortels de renonçer à leurs droits, sans avantage pour eux.

L'autorité qu'un pere exerce sur sa famille, n'est fondée que sur les avantages qu'il est supposé lui procurer. Les rangs, dans les sociétés politiques, n'ont pour base que l'utilité réelle ou imaginaire de quelques citoyens, en faveur de laquelle les autres consentent à les distinguer, à les respecter, à leur obéir. Le riche n'acquiert des droits sur l'indigent, qu'en vertu du bien-être qu'il est en état de lui faire éprouver. Le génie, les talens de l'esprit, les sciences et les arts, n'ont des

---

d'après les avantages ou les désavantages qu'ils procurent à la société.

droits sur nous, qu'en raison de l'utilité, des agrémens et des avantages qu'ils procurent à la société. En un mot, c'est le bonheur, c'est l'attente du bonheur, c'est son image que nous chérissons, que nous estimons, que nous adorons sans cesse. Les dieux, les monarques, les riches, les grands peuvent bien nous en imposer, nous éblouir, nous intimider par leur puissance, jamais ils n'obtiendront la soumission volontaire de nos cœurs, qui seuls peuvent conférer des droits légitimes, que par des bienfaits réels et des vertus. L'utilité n'est autre chose que le bonheur véritable; être utile, c'est êtré vertueux; être vertueux, c'est faire des heureux.

Le bonheur qu'on nous procure est la mesure invariable et nécessaire de nos sentimens pour les êtres de notre espèce, pour les objets que nous desirons, pour les opinions que nous embrassons, pour les actions dont nous jugeons; nous sommes les dupes de nos préjugés, toutes les fois

que nous cessons de nous servir de cette mesure pour régler nos jugemens. Nous ne risquerons jamais de nous tromper, lorsque nous examinerons quelle est l'utilité réelle qui résulte pour notre espèce, des religions, des gouvernemens, des loix, de toutes les institutions, les inventions et les actions des hommes.

Un coup-d'œil superficiel peut souvent nous séduire ; mais des expériences réfléchies nous ramènent à la raison, qui ne peut nous tromper. Elle nous apprend que le plaisir est un bonheur momentané, mais que souvent il devient un mal ; que le mal est une peine passagère, qui souvent devient un bien ; elle nous fait connoître la vraie nature des objets, et pressentir les effets que nous pouvons en attendre ; elle nous fait distinguer les penchans auxquels notre bien-être nous permet de nous livrer, de ceux à la séduction desquels nous devons résister ; enfin, elle nous convaincra toujours que l'intérêt des êtres intelligens

amoureux de leur bonheur, et qui desirent de rendre leur existence heureuse, veut que l'on détruise pour eux tous les fantômes, les chimères et les préjugés qui mettent des obstacles à leur félicité dans ce monde.

Si nous consultons l'expérience, nous verrons que c'est dans des illusions et des opinions sacrées que nous devons chercher la source véritable de cette foule de maux, dont nous voyons par-tout le genre-humain accablé. L'ignorance des causes naturelles lui créa des dieux; l'imposture les rendit terribles, leur idée funeste poursuivit l'homme sans le rendre meilleur, le fit trembler sans fruit, remplit son esprit de chimères, s'opposa aux progrès de sa raison, l'empêcha de chercher son bonheur. Ses craintes le rendirent esclave de ceux qui le trompèrent sous prétexte de son bien; il fit le mal quand on lui dit que ses dieux demandoient des crimes; il vécut dans l'infortune, parce qu'on lui fit enten-

dre que ses dieux le condamnoient à être misérable; il n'osa jamais résister à ses dieux, ni se débarrasser de ses fers, parce qu'on lui fit entendre que la stupidité, le renoncement à la raison, l'engourdissement de l'esprit, l'abjection de son ame, étoient de sûrs moyens d'obtenir l'éternelle félicité.

Des préjugés non moins dangereux, ont aveuglé les hommes sur leurs gouvernemens. Les nations ne connurent point les vrais fondemens de l'autorité; elles n'osèrent exiger le bonheur de ses rois, chargés de le leur procurer; elles crurent que les souverains, travestis en dieux, recevoient en naissant le droit de commander au reste des mortels, pouvoient disposer à leur gré de la félicité des peuples, et n'étoient point comptables des malheureux qu'ils faisoient. Par une suite nécessaire de ces opinions, la politique dégénéra dans l'art fatal de sacrifier la félicité de tous au caprice d'un seul, ou de quelques méchans

privilégiés. Malgré les maux qu'elles éprouvèrent, les nations furent en adoration devant les idoles qu'elles s'étoient faites, et respectèrent follement les instrumens de leurs misères; elles obéirent à leurs volontés injustes; elles prodiguèrent leur vie, leur sang, leurs trésors pour assouvir leur ambition, leur avidité insatiable, leurs fantaisies renaissantes; elles eurent une vénération stupide pour tous ceux qui possédèrent, avec le souverain, le pouvoir de nuire; elles furent à genoux devant le crédit, le rang, les titres, l'opulence, le faste : enfin, victimes de leurs préjugés, elles attendirent vainement leur bien-être de quelques hommes qui, malheureux eux-mêmes par leurs vices et par l'incapacité de jouir, ne furent guère disposés à s'occuper du bien-être des peuples : sous de tels chefs, leur bonheur physique et moral fut également négligé, ou même anéanti.

Nous trouvons le même aveuglement

dans la science des mœurs. La religion, qui n'eut jamais que l'ignorance pour base et l'imagination pour guide, ne fonda point la morale sur la nature de l'homme, sur ses rapports avec les hommes, sur les devoirs qui découlent nécessairement de ces rapports : elle aima mieux la fonder sur des rapports imaginaires, qu'elle prétendit subsister entre l'homme et des puissances invisibles qu'elle avoit gratuitement imaginées, et faussement fait parler. Ce furent ces dieux invisibles, que la religion peignit toujours comme des tyrans pervers, qui furent les arbitres et les modèles de la conduite de l'homme ; il fut méchant, insociable, inutile, turbulent, fanatique, quand il voulut imiter ces tyrans divinisés, ou se conformer aux leçons de leurs interprètes. Ceux-ci profitèrent seuls de la religion, et des ténèbres qu'elle répandit sur l'esprit humain : les nations ne connurent ni la nature, ni la raison, ni la vérité ; elles n'eurent que des religions, sans avoir

aucunes des idées certaines de la morale ou de la vertu. Quand l'homme fit du mal à ses semblables, il crut avoir offensé son dieu, il se crut quitte en s'humiliant devant lui, en lui faisant des présens, en mettant son prêtre dans ses intérêts. Ainsi la religion, loin de donner une base sûre, naturelle et connue à la morale, ne lui donna qu'une base chancelante, idéale, impossible à connoître. Que dis-je? elle la corrompit, et ses expiations achevèrent de la ruiner. Quand elle voulut combattre les passions des hommes, elle le fit vainement; toujours enthousiaste et privée d'expérience, elle n'en connut jamais les vrais remèdes : ses remèdes furent dégoûtans et propres à révolter les malades; elle les fit passer pour divins, parce qu'ils ne furent point faits pour des hommes; ils furent inefficaces, parce que des chimères ne peuvent rien contre des passions que les motifs les plus réels et les plus forts concouroient à faire naître et à nour-

rir dans les cœurs. La voix de la religion ou des dieux ne put se faire entendre dans le tumulte des sociétés, où tout crioit à l'homme qu'il ne pouvoit se rendre heureux sans nuire à ses semblables: ces vaines clameurs ne firent que rendre la vertu haïssable, parce qu'elles la représentèrent toujours comme ennemie du bonheur et des plaisirs des humains. Dans l'observation de leurs devoirs, on ne fit voir aux mortels que le cruel sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, et jamais on ne leur donna des motifs réels pour faire ce sacrifice. Le présent l'emporta sur l'avenir, le visible sur l'invisible, le connu sur l'inconnu, et l'homme fut méchant parce que tout lui dit qu'il falloit l'être pour obtenir le bonheur.

C'est ainsi que la somme des malheurs du genre humain ne fut point diminuée, mais s'accrut au contraire par ses religions, par ses gouvernemens, par son éducation, par ses opinions, en un mot par

toutes les institutions qu'on lui fit adopter, sous prétexte de rendre son sort plus doux. L'on ne peut trop le répéter, c'est dans l'erreur que nous trouverons la vraie source des maux dont la race humaine est affligée; ce n'est point la nature qui la rendit malheureuse; ce n'est point un dieu irrité qui voulut qu'elle vécût dans les larmes; ce n'est point une dépravation héréditaire qui a rendu les mortels méchans et malheureux; c'est uniquement à l'erreur que sont dus ces effets déplorables.

Le souverain bien, tant cherché par quelques sages, et par d'autres annoncé avec tant d'emphase, ne peut être regardé que comme une chimère semblable à cette *panacée* merveilleuse que quelques adeptes ont voulu faire passer pour le remède universel. Tous les hommes sont malades, la naissance les livre aussi-tôt à la contagion de l'erreur; mais chacun d'eux, par une suite de son organisation naturelle et de ses circonstances particulieres, en est

diversement affecté. S'il est un remède général que l'on puisse appliquer aux maladies diversifiées et compliquées des hommes, il n'en est qu'un, sans doute, et ce remède est la vérité, qu'il faut puiser dans la nature.

A la vue des erreurs qui aveuglent le plus grand nombre des mortels, et qu'ils sont forcés de sucer avec le lait; à la vue des desirs dont ils sont perpétuellement agités, des passions qui les tourmentent, des inquiétudes qui les rongent, des maux tant physiques que moraux qui les assiègent de toutes parts, on seroit tenté de croire que le bonheur n'est point fait pour ce monde, et que ce seroit une entreprise vaine que de vouloir guérir des esprits que tout conspire à empoisonner. Quand on considère ces superstitions qui les allarment, les divisent et les rendent insensés, ces gouvernemens qui les oppriment, ces loix qui les gênent, ces injustices multipliées sous lesquelles on voit gémir pres-

que tous les peuples de la terre, enfin ces vices et ces crimes qui rendent l'état de société si haïssable, presque à tous ceux qui s'y trouvent, l'on a peine à se défendre de l'idée que l'infortune est l'appanage du genre-humain, que ce monde n'est fait que pour rassembler des malheureux, que le bonheur est une chimère, ou du moins un point fugitif, qu'il est impossible de le fixer.

Des superstitieux, atrabilaires et nourris de mélancolie, virent donc sans cesse la nature ou son auteur acharnés contre l'espèce humaine; ils supposèrent que l'homme, objet constant de la colère du ciel, l'irritoit même par ses desirs, et se rendoit criminel en cherchant une félicité qui n'étoit pas faite pour lui. Frappés de voir que les objets que nous desirons le plus vivement ne sont jamais capables de remplir notre cœur, ils ont décrié ces objets comme nuisibles, comme odieux, comme abominables; ils ont prescrit de

les

les fuir ; ils ont fait main-basse indistinctement sur toutes les passions les plus utiles à nous-mêmes et aux êtres avec qui nous vivons ; ils ont voulu que l'homme se rendît insensible, devînt l'ennemi de lui-même, se séparât de ses semblables, renonçât à tout plaisir, se refusât le bonheur, en un mot, se dénaturât. « Mortels ! ont-
» ils dit, vous êtes nés pour le malheur ;
» l'auteur de votre existence vous destina
» pour l'infortune ; entrez donc dans ses
» vues et rendez-vous malheureux. Com-
» battez ces desirs rebelles qui ont la féli-
» cité pour objet ; renoncez à ces plaisirs
» qu'il est de votre essence d'aimer ; ne
» vous attachez à rien ici-bas ; fuyez une
» société qui ne sert qu'à enflammer votre
» imagination pour des biens que vous de-
» vez vous refuser ; brisez le ressort de
» votre ame ; réprimez cette activité qui
» cherche à mettre fin à vos peines ; souf-
» frez, affligez-vous, gémissez : telle est
» pour vous la route du bonheur ».

Aveugles médecins ! qui ont pris pour une maladie l'état naturel de l'homme ! ils n'ont point vu que ses passions et ses desirs lui sont essentiels ; que lui défendre d'aimer et de desirer, c'est vouloir lui enlever son être ; que l'activité est la vie de la société, et que nous dire de nous haïr et de nous mépriser nous-mêmes, c'est nous ôter le mobile le plus propre à nous porter à la vertu. C'est ainsi que, par ses remèdes surnaturels, la religion, loin de guérir les hommes de leurs maux, n'a fait que les aigrir et les désespérer; au lieu de calmer leurs passions, elle rendit plus incurables, plus dangereuses et plus envenimées celles que leur nature ne leur avoit données que pour leur conservation et leur bonheur. Ce n'est point en éteignant nos passions que l'on nous rendra heureux ; c'est en les dirigeant vers des objets vraiment utiles à nous-mêmes et aux autres.

Malgré les erreurs dont le genre

humain est aveuglé ; malgré l'extravagance de ses institutions religieuses et politiques ; malgré les plaintes et les murmures que nous faisons continuellement contre le sort, il est des heureux sur la terre. Nous y voyons quelquefois des souverains animés de la noble ambition de rendre les nations florissantes et fortunées ; nous y trouvons des Antonin, des Trajan, des Julien, des Henri ; nous y rencontrons des ames élevées qui mettent leur gloire et leur bonheur à encourager le mérite, à secourir l'indigence, à tendre la main à la vertu opprimée. Nous y trouvons des génies occupés du desir d'arracher l'admiration de leurs concitoyens en les servant utilement, et jouissant du bonheur qu'ils procurent aux autres.

Ne croyons point que le pauvre lui-même soit exclu du bonheur. La médiocrité, l'indigence lui procurent souvent des avantages que l'opulence et la grandeur sont forcées de reconnoître et d'en-

vier. L'ame du pauvre, toujours en action, ne cesse de former des desirs, tandis que le riche et le puissant sont souvent dans le triste embarras de ne savoir que souhaiter, ou de desirer des objets impossibles à se procurer (1). Son corps, habitué au travail, connoît les douceurs du repos; ce repos est la plus rude des fatigues pour celui qui s'ennuie de son oisiveté. L'exercice et la frugalité procurent à l'un de la vigueur et de la santé; l'intempérance et l'inertie des autres, ne leur donne que des dégoûts et des infirmités. L'indigence tend tous les ressorts de l'ame, elle est mère de l'industrie; c'est de son sein que l'on voit sortir le génie, les talens, le mérite auxquels l'opulence et la grandeur sont forcées de rendre hommage. Enfin, les coups du sort trouvent dans le pauvre un roseau flexible qui cède sans se briser.

(1) Petrone dit, *nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas.*

Ainsi la nature ne fut point une marâtre pour le plus grand nombre de ses enfans. Celui que la fortune a placé dans un état obscur, ignore l'ambition qui dévore le courtisan, les inquiétudes de l'intrigant, les remords, les ennuis et les dégoûts de l'homme enrichi des dépouilles des nations dont il ne sait profiter. Plus le corps travaille, et plus l'imagination se repose; c'est la diversité des objets qu'elle parcourt qui l'allume; c'est la satiété de ces objets, qui lui cause du dégoût : l'imagination de l'indigent est circonscrite par la nécessité; il reçoit peu d'idées, il connoît peu d'objets, par conséquent il a peu de desirs; il se contente de peu, tandis que la nature entière suffit à peine pour contenter les vœux insatiables et les besoins imaginaires de l'homme plongé dans le luxe, qui a parcouru ou épuisé tous les objets nécessaires. Ceux que le préjugé nous fait regarder comme les plus malheureux des hommes, jouissent souvent d'avantages

plus réels et plus grands que ceux qui les oppriment, qui les méprisent et qui quelquefois sont réduits à les envier. Des desirs bornés sont un bien très-réel : l'homme du peuple, dans son humble fortune, ne desire que du pain ; il l'obtient à la sueur de son front, il le mangeroit avec joie, si l'injustice ne le lui rendoit communément amer. Par le délire des gouvernemens, ceux qui nagent dans l'abondance, sans être plus heureux pour cela, disputent au cultivateur les fruits mêmes que ses bras font sortir de la terre. Les princes sacrifient leur bonheur véritable et celui de leurs états à des passions, à des caprices qui découragent les peuples, qui plongent leurs provinces dans la misère, qui font des millions de malheureux sans aucun profit pour eux mêmes. La tyrannie oblige ses sujets de maudire leur existence, d'abandonner le travail, et leur ôte le courage de donner le jour à des enfans qui seroient aussi misérables que leurs peres : l'excès de l'op-

pression les force quelquefois de se révolter ou de se venger par des attentats, des injustices qu'on leur fait. L'injustice, en réduisant l'indigence au désespoir, l'oblige de chercher dans le crime des ressources contre ses malheurs. Un gouvernement inique produit le découragement dans les ames; ses vexations dépeuplent les campagnes, les terres demeurent sans culture; delà naît l'affreuse famine, qui fait éclore les contagions et les pestes. Les malheurs des peuples produisent les révolutions; aigris par l'infortune, les esprits entrent en fermentation, et les renversemens des empires en sont les effets nécessaires. C'est ainsi que le physique et le moral sont toujours liés, ou plutôt sont la même chose.

Si l'iniquité des chefs ne produit pas toujours les effets si marqués, au moins elle produit la paresse, dont l'effet est de remplir des sociétés de mendians et de malfaiteurs, que ni la religion ni la ter-

reur des loix ne peuvent arrêter, et que rien ne peut engager à demeurer les spectateurs malheureux d'un bien-être auquel il ne leur est pas permis de prendre part. Ils cherchent leur bonheur passager, aux dépens même de leur vie, lorsque l'injustice leur a fermé la route du travail et de l'industrie, qui les auroit rendu utiles et honnêtes.

Que l'on ne nous dise point que nul gouvernement ne peut rendre tous ses sujets heureux; il ne peut, sans doute, se flatter de contenter les fantaisies insatiables de quelques citoyens oisifs, qui ne savent qu'imaginer pour calmer leurs ennuis: mais il peut et il doit s'occuper à contenter les besoins réels de la multitude. Une société jouit de tout le bonheur dont elle est susceptible, dès que le plus grand nombre de ses membres sont nourris, vêtus, logés, en un mot peuvent, sans un travail excessif, se procurer les besoins que la nature leur a rendu nécessaires.

Leur imagination est contente, dès qu'ils ont l'assurance que nulle force ne pourra leur ravir les fruits de leur industrie, et qu'ils travaillent pour eux-mêmes. Par une suite des folies humaines, des nations entières sont forcées de travailler, de suer, d'arroser la terre de larmes, pour entretenir le luxe, les fantaisies, la corruption d'un petit nombre d'insensés, de quelques hommes inutiles, dont le bonheur est devenu impossible, parce que leur imagination égarée ne connoît plus de bornes. C'est ainsi que les erreurs religieuses et politiques ont changé l'univers en une vallée de larmes.

Faute de consulter la raison, de connoître le prix de la vérité, d'être instruits de leurs véritables intérêts, de savoir en quoi consiste le bonheur solide et réel, les princes et les peuples, les riches et les pauvres, les grands et les petits, sont sans doute souvent très-éloignés d'être heu-

reux; cependant, si nous jettons un coup-d'œil impartial sur la race humaine, nous y trouverons un plus grand nombre de biens que de maux. Nul homme n'est heureux en masse, mais il l'est en détail. Ceux qui se plaignent le plus amèrement de la rigueur du destin, tiennent pourtant à leur existence par des fils, souvent imperceptibles, qui les empêchent d'en sortir. En effet, l'habitude nous rend nos peines plus légères; la douleur suspendue devient une vraie jouissance; chaque besoin est un plaisir au moment où il se satisfait; l'absence du chagrin et de la maladie est un état heureux, dont nous jouissons sourdement et sans nous en appercevoir; l'espérance, qui rarement nous abandonne tout-à-fait, nous aide à supporter les maux les plus cruels. Le prisonnier rit dans les fers; le villageois fatigué rentre en chantant dans sa cabane; enfin, l'homme qui se dit le plus infortuné, ne voit point arriver la

mort sans effroi, à moins que le désespoir n'ait totalement défiguré la nature à ses yeux (1).

Tant que nous desirons la continuation de notre être, nous ne sommes pas en droit de nous dire complètement malheureux ; tant que l'espérance nous soutient, nous jouissons encore d'un très-grand bien. Si nous étions plus justes, en nous rendant compte de nos plaisirs et de nos peines, nous reconnoîtrions que la somme des premiers excède de beaucoup celle des dernières ; nous verrions que nous tenons un registre très-exact du mal, et peu exact du bien. En effet, nous avouerions qu'il est peu de journées entièrement malheureuses dans tout le cours de notre vie. Nos besoins périodiques nous procurent le plaisir de les contenter ; notre ame est perpétuellement remuée par mille objets, dont

---

(1) Voyez ce qui a été dit sur le suicide dans le *chapitre XIV*.

la variété, la multiplicité, la nouveauté des objets nous réjouit, suspend nos peines, fait diversion à nos chagrins. Les maux physiques sont-ils violens ? ils ne sont pas d'une longue durée, ils nous conduisent bientôt à notre terme; les maux de notre esprit nous y mènent également. En même temps que la nature nous refuse tout bonheur, elle nous ouvre une porte pour sortir de la vie; refusons-nous d'y passer, c'est que nous trouvons encore du plaisir à exister. Les nations réduites au désespoir, sont-elles complètement malheureuses? elles ont recours aux armes, et, au risque de périr, elles font leurs efforts pour terminer leurs souffrances.

De ce que tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons donc en conclure qu'ils ne sont pas si malheureux qu'on le pense. Ainsi ne nous exagérons plus les maux de l'espèce humaine; imposons silence à l'humeur noire qui nous persuade que ses maux sont sans remède; diminuons peu-à-

peu

peu le nombre de nos erreurs, et nos calamités diminueront dans la même proportion. De ce que le cœur de l'homme ne cesse de former des desirs, n'en concluons point qu'il est malheureux; de ce que son corps a besoin chaque jour de nourriture, concluons qu'il est sain et qu'il remplit ses fonctions; de ce que son cœur desire, il faut en conclure qu'il a besoin à chaque instant d'être remué, que les passions sont essentielles au bonheur d'un être qui sent, qui pense, qui reçoit des idées, et qui nécessairement doit aimer et desirer ce qui lui procure ou lui promet une façon d'exister analogue à son énergie naturelle. Tant que nous vivons, tant que le ressort de notre ame subsiste dans sa force, cette ame desire; tant qu'elle desire, elle éprouve l'activité qui lui est nécessaire; tant qu'elle agit, elle vit. La vie peut être comparée à un fleuve, dont les eaux se poussent, se succèdent et coulent sans interruption:

forcées de rouler sur un lit inégal, elles rencontrent par intervalles des obstacles qui empêchent leur stagnation; elles ne cessent de jaillir, de bondir et de couler, jusqu'à ce qu'elles soient rendues dans l'océan de la nature.

CHAPITRE XVII.

Des idées vraies ou fondées sur la Nature sont les seuls remèdes aux maux des hommes. Récapitulation de cette première partie. Conclusion.

Toutes les fois que nous cessons de prendre l'expérience pour guide, nous tombons dans l'erreur. Nos erreurs deviennent encore plus dangereuses et plus incurables, lorqu'elles ont pour elles la sanction de la religion; c'est alors que nous ne consentons jamais à revenir sur nos pas; nous nous croyons intéressés à ne plus voir, à ne plus nous entendre, et nous supposons que notre bonheur exige que nous fermions les yeux à la vérité. Si la plupart des moralistes ont méconnu le cœur humain; s'ils se sont trompés sur les maladies et sur les remèdes qui pouvoient lui convenir; si les remèdes qu'ils

lui ont administrés ont été inefficaces ou même dangereux, c'est qu'ils ont abandonné la nature, ils ont résisté à l'expérience, ils n'ont osé consulter leur raison, ils ont renoncé au témoignage de leurs sens, ils n'ont suivi que les caprices d'une imagination éblouie par l'enthousiasme ou troublée par la crainte; ils ont préféré les illusions qu'elle leur montroit, aux réalités d'une nature qui ne trompe jamais.

C'est faute d'avoir voulu sentir qu'un être intelligent ne peut point perdre un instant de vue sa propre conservation, son intérêt réel ou fictif, son bien-être solide ou passager, en un mot, son bonheur vrai ou faux; c'est faute d'avoir considéré que les desirs et les passions sont des mouvemens essentiels, naturels, nécessaires à notre ame, que les docteurs des hommes ont supposé des causes surnaturelles de leurs égaremens, et n'ont appliqué à leurs maux que des topiques inu-

tiles ou dangereux. En leur disant d'étouffer leur desirs, de combattre leurs penchans, d'anéantir leurs passions, ils n'ont fait que leur donner des préceptes stériles, vagues, impraticables; ces vaines leçons n'ont influé sur personne; elles n'ont tout au plus retenu que quelques mortels qu'une imagination paisible ne sollicitoit que foiblement au mal; les terreurs dont on les accompagnoit ont troublé la tranquillité de quelques personnes modérées par leur nature, sans jamais arrêter les tempéramens indomptables de ceux qui furent enivrés de leurs passions, ou emportés par le torrent de l'habitude. Enfin, les promesses et les menaces de la superstition n'ont fait que des fanatiques, des enthousiastes, des êtres inutiles ou dangereux, sans jamais faire des hommes véritablement vertueux, c'est-à-dire, utiles à leurs semblables.

Ces empyriques, guidés par un aveugle routine, n'ont point vu que l'homme,

tant qu'il vit, est fait pour sentir, pour desirer, pour avoir des passions, et pour les satisfaire en raison de l'énergie que son organisation lui donne ; ils ne se sont point apperçus que l'habitude enracinoit ces passions, que l'éducation les sémoit dans les cœurs, que les vices du gouvernement les fortifioient, que l'opinion publique les approuvoit, que l'expérience les rendoit nécessaires, et que dire aux hommes ainsi constitués de détruire leurs passions, c'étoit les jetter dans le désespoir, ou bien leur ordonner des remèdes trop révoltans pour qu'ils consentissent à les prendre. Dans l'état actuel de nos sociétés opulentes, dire à un homme, qui sait par expérience que les richesses procurent tous les plaisirs, qu'il ne doit pas les desirer; qu'il ne doit pas faire d'efforts pour les obtenir; qu'il doit s'en détacher, c'est lui persuader de se rendre malheureux. Dire à un ambitieux de ne point desirer le pouvoir et la grandeur, que tout cons-

pire à lui montrer comme le comble de la félicité, c'est lui ordonner de renverser tout d'un coup le système habituel de ses idées, c'est parler à un sourd. Dire à un amant d'un tempéramment impétueux, d'étouffer sa passion pour l'objet qui l'enchante, c'est lui faire entendre qu'il doit renoncer à son bonheur. Opposer la religion à des intérêts si puissans, c'est combattre des réalités par des spéculations chimériques.

En effet, si nous examinons les choses sans prévention, nous trouverons que la plupart des préceptes que la religion, ou que sa morale fanatique et surnaturelle donnent aux hommes, sont aussi ridicules qu'impossibles à pratiquer. Interdire les passions aux hommes, c'est leur défendre d'être des hommes; conseiller à une personne d'une imagination emportée de modérer ses desirs, c'est lui conseiller de changer son organisation, c'est ordonner à son sang de couler plus lentement. Dire à

un homme de renoncer à ses habitudes, c'est vouloir qu'un citoyen accoutumé à se vêtir consente à marcher tout nud ; autant vaudroit-il lui dire de changer les traits de son visage, de détruire son tempérament, d'éteindre son imagination, d'altérer la nature de ses fluides, que de lui commander de n'avoir point de passions analogues à son énergie naturelle, ou de renoncer à celles que l'habitude et ses circonstances lui ont fait contracter et ont converties en besoins (1). Tels sont pour-

(1) On voit que ces conseils, tout extravagans qu'ils sont, ont été suggérés aux hommes par toutes les religions. Les Indiens, les Japonois, les Mahométans, les Chrétiens, les Juifs, d'après leurs superstitions, font consister la perfection à jeûner, se macérer, s'abstenir des plaisirs les plus honnêtes, fuir la société, s'infliger mille tourmens volontaires, travailler sans relâche à contredire la nature. Chez les Payens, les Galles et les prêtres de la déesse de Syrie n'étoient pas plus sensés ; ils se mutiloient par piété.

tant les remèdes si vantés que la plupart des moralistes opposent à la dépravation humaine. Est-il donc surprenant qu'ils ne produisent aucun effet, ou qu'ils ne fassent que réduire l'homme au désespoir par le combat continuel qu'ils excitent entre les passions de son cœur, ses vices, ses habitudes, et les craintes chimériques dont la superstition a voulu l'accabler. Les vices de la société, les objets dont elle se sert pour irriter nos desirs; les plaisirs, les richesses, les grandeurs que le gouvernement nous montre comme des appas séducteurs; les biens que l'éducation, l'exemple et l'opinion nous rendent chers, nous attirent d'un côté, tandis que la morale nous sollicite vainement d'un autre, et que la religion, par ses menaces effrayantes, nous jette dans le trouble, et produit en nous un conflict violent sans jamais remporter la victoire; quand par hasard elle l'emporte sur tant de forces réunies, elle nous rend malheureux

elle brise tout-à-fait le ressort de notre ame.

Les passions sont les vrais contrepoids des passions; ne cherchons point à les détruire, mais tâchons de les diriger : balançons celles qui sont nuisibles, par celles qui sont utiles à la société. La raison, fruit de l'expérience, n'est que l'art de choisir les passions que nous devons écouter pour notre propre bonheur. L'éducation est l'art de semer et de cultiver dans les cœurs des hommes des passions avantageuses. La législation est l'art de contenir les passions dangereuses, et d'exciter celles qui peuvent être avantageuses au bien public. La religion n'est que l'art de semer et de nourrir dans les ames des mortels, des chimères, des illusions, des prestiges, des incertitudes d'où naissent des passions funestes pour eux-mêmes, ainsi que pour les autres; ce n'est qu'en les combattant, que l'homme peut être mis sur la route du bonheur.

La raison et la morale ne pourront rien sur les mortels, si elles ne montrent à chacun d'entre eux que son intérêt véritable est attaché à une conduite utile à lui-même; cette conduite, pour être utile, doit lui concilier la bienveillance des êtres nécessaires à sa propre félicité; c'est donc pour l'intérêt ou l'utilité du genre humain; c'est pour l'estime, l'amour, les avantages qui en résultent, que l'éducation doit allumer de bonne heure l'imagination des citoyens; ce sont les moyens d'obtenir ces avantages, que l'habitude doit leur rendre familiers, que l'opinion doit leur rendre chers, que l'exemple doit les exciter à rechercher. Le gouvernement, à l'aide des récompenses, doit les encourager à suivre ce plan; à l'aide des châtimens, il doit effrayer ceux qui voudroient le troubler. C'est ainsi que l'espoir d'un bien-être véritable et la crainte d'un mal réel seront des passions propres à contrebalancer celles qui nuiroient à la société;

ces derniers deviendront au moins très-rares, si, aulieu de repaître les hommes de spéculation inintelligibles et de mots vuides de sens, on leur parloit de choses réelles, et on leur montroit leurs véritables intérêts.

L'homme n'est si souvent méchant, que parce qu'il se sent presque toujours intéressé à l'être; que l'on rende les hommes plus éclairés et plus heureux, et on les rendra meilleurs. Un gouvernement équitable et vigilant rempliroit bientôt son état de citoyens honnêtes; il leur donneroit des motifs présens, réels et palpables de bien faire : il les feroit instruire, il leur feroit éprouver ses soins, il les séduiroit par l'assurance de leur propre bonheur; ses promesses et ses menaces, fidèlement exécutées, auroient, sans doute, bien plus de poids que celles de la superstition, qui ne propose jamais que des biens illusoires, ou des châtimens dont les méchans endurcis douteront,

toutes les fois qu'ils auront intérêt d'en douter ; des motifs présens les toucheront bien plus, que des motifs incertains et éloignés. Les vicieux et les méchans sont si communs sur la terre, si opiniâtres, si attachés à leurs déréglemens, parce qu'il n'est aucun gouvernement qui leur fasse trouver de l'avantage à être justes, honnêtes et bienfaisans : au contraire, par-tout les intérêts les plus puissans les sollicitent au crime, en favorisant les penchans d'une organisation vicieuse que rien n'a rectifiée ni portée vers le bien. (1) Un sauvage qui, dans sa horde, ne connoît point le prix de l'argent, n'en fera certainement aucun cas; si vous le transplantez dans nos sociétés policées, il apprendra bientôt à le desirer, il fera des efforts pour l'obtenir ; et s'il le peut sans dangers, il finira par voler, sur-tout

---

(1) Salluste dit, *nemo gratuitò malus est.* On peut dire de même *nemo gratuitò bonus.*

s'il n'a point appris à respecter la propriété des êtres qui l'environnent. Le sauvage et l'enfant sont précisément dans le même cas; c'est nous qui rendons l'un et l'autre méchans. Le fils d'un grand apprend dès l'enfance à desirer le pouvoir, il devient un ambitieux dans l'âge mûr; et s'il a le bonheur de s'insinuer dans la faveur, il deviendra méchant, et le sera impunément. Ce n'est donc point la nature qui fait des méchans, ce sont nos institutions qui déterminent à l'être. L'enfant élevé parmi des brigands ne peut devenir qu'un malfaiteur; s'il eût été élevé parmi des honnêtes gens, il fut devenu un homme de bien.

Si nous cherchons la source de l'ignorance profonde où nous sommes de la morale et des mobiles qui peuvent influer sur les volontés des hommes, nous la trouverons dans les idées fausses que la plupart des spéculateurs se sont faites de la nature humaine. C'est pour avoir fait l'homme

double ; c'est pour avoir distingué son ame de son corps ; c'est pour avoir tiré son ame du domaine de la physique, afin de la soumettre à des loix fantastiques émanées des espaces imaginaires ; c'est pour l'avoir supposée d'une nature différente en tout des êtres connus, que la science des mœurs est devenue une énigme impossible à deviner. Ces suppositions ont donné lieu de lui attribuer une nature, des façons d'agir, des propriétés totalement différentes de celles que l'on voit dans tous les corps. Des métaphysiciens s'en emparèrent, et, à force de subtiliser, ils la rendirent totalement méconnoissable. Ils ne se sont point apperçus que le mouvement étoit essentiel à l'ame ainsi qu'au corps vivant ; ils n'ont point vu que les besoins de l'une se renouvelloient sans cesse, ainsi que les besoins de l'autre ; ils n'ont point voulu croire que ces besoins de l'ame, ainsi que ceux du corps, sont purement physiques, et que

l'une et l'autre n'étoient jamais remués que par des objets physiques et matériels. Ils n'ont point eu d'égard à la liaison intime et continuelle de l'ame avec le corps; ou plutôt, ils n'ont point voulu convenir qu'ils ne sont qu'une même chose, envisagée sous différens points de vue. Obstinés dans leurs opinions surnaturelles ou inintelligibles, ils ont refusé d'ouvrir les yeux pour voir que le corps en souffrant rendoit l'ame malheureuse, et que l'ame affligée minoit et faisoit dépérir le corps. Ils n'ont point considéré que les plaisirs et les peines de l'esprit influoient sur ce corps, et le plongeoient dans l'affaissement, ou lui donnoient de l'activité. Ils ont cru que l'ame tiroit ses pensées, soit riantes, soit lugubres, de son propre fonds; tandis que ses idées ne lui viennent que des objets matériels qui agissent, ou qui ont agi matériellement sur ses organes; tandis qu'elle n'est déterminée, soit à la gayeté, soit à la tristesse, que par l'état durable

ou passager dans lequel se trouvent les solides et les fluides de notre corps. En un mot, ils n'ont point reconnu que cette ame, purement passive, subissoit les mêmes changemens qu'éprouvoit le corps, n'étoit remuée que par son intermède, n'agissoit que par son secours, et recevoit souvent, à son insu et malgré elle, de la part des objets physiques qui la remuent, ses idées, ses perceptions, ses sensations, son bonheur ou son malheur.

Par une suite de ces opinions, liées à des systêmes merveilleux ou inventées pour les justifier, on supposa que l'ame humaine étoit libre, c'est-à-dire, avoit la faculté de se mouvoir d'elle-même, et jouissoit du pouvoir d'agir indépendamment des impulsions que ses organes recevoient des objets qui sont hors d'eux; on prétendit qu'elle pouvoit résister à ces impulsions, et, sans y avoir d'égard, suivre les directions qu'elle se donnoit à elle-même par sa propre énergie; en un

mot, on soutint que l'ame étoit libre, c'est-à-dire, avoit le pouvoir d'agir sans être déterminée par aucune force extérieure.

Ainsi cette ame, que l'on avoit supposée d'une nature différente de tous les êtres que nous connoissons dans l'univers, eut aussi une façon d'agir à part; elle fut, pour ainsi dire, un point isolé qui ne fut point soumis à cette chaîne non interrompue de mouvemens, que, dans une nature dont les parties sont toujours agissantes, les corps se communiquent les uns aux autres. Epris de leurs notions sublimes, ces spéculateurs ne virent point qu'en distinguant l'ame du corps et de tous les êtres que nous connoissons, ils mettoient dans l'impossibilité de s'en former une idée vraie; ils ne voulurent point s'appercevoir de l'analogie parfaite qui se trouvoit entre sa manière d'agir et celle dont le corps étoit affecté, non plus que de la correspondance nécessaire et

continuelle qui se trouvoit entre l'ame et lui. Ils refusèrent de voir que, semblable à tous les corps de la nature, elle étoit sujette à des mouvemens d'attraction et de répulsion dus aux qualités inhérentes aux substances qui mettent ses organes en action; que ses volontés, ses passions, ses desirs n'étoient jamais qu'une suite de ces mouvemens produits par des objets physiques qui ne sont nullement en son pouvoir; et que ces objets la rendoient heureuse ou malheureuse, active ou languissante, contente ou affligée, en dépit d'elle-même et de tous les efforts qu'elle pouvoit faire pour se trouver autrement. On chercha dans les cieux des mobiles fictifs pour la remuer; on ne présenta aux hommes que des intérêts imaginaires; sous prétexte de leur faire obtenir un bonheur idéal, on les empêcha de travailler à leur bonheur véritable, qu'on se garda bien de leur faire connoître; on

fixa leurs regards sur l'empyrée pour ne plus voir la terre; on leur cacha la vérité, et l'on prétendit les rendre heureux à force de terreurs, de fantômes et de chimères. Enfin, aveugles eux-mêmes, ils ne furent guidés que par des aveugles dans le sentier de la vie, où les uns et les autres ne firent que s'égarer.

CONCLUSION.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte évidemment que toutes les erreurs du genre humain, en tout genre, viennent d'avoir renoncé à l'expérience, au témoignage des sens, à la droite raison, pour se laisser guider par l'imagination souvent trompeuse, et par l'autorité toujours suspecte. L'homme méconnoîtra toujours son vrai bonheur, tant qu'il négligera d'étudier la nature, de s'instruire de ses loix immuables, de chercher en elle seule les vrais remèdes à des maux qui sont des

suites nécessaires de ses erreurs actuelles. L'homme sera toujours une enigme pour lui-même, tant qu'il se croira double et mû par une force inconcevable, dont il ignore la nature et les loix. Ses facultés, qu'il nomme intellectuelles, et ses qualités morales, seront inintelligibles pour lui, s'il ne les considère du même œil que ses qualités ou facultés corporelles, et ne les voit soumises en tout aux mêmes règles. Le système de sa liberté prétendue n'est appuyée sur rien; il est à chaque instant démenti par l'expérience; elle lui prouve qu'il ne cesse jamais d'être dans toutes ses actions sous la main de la nécessité; vérité qui, loin d'être dangereuse pour les hommes, ou destructive pour la morale, lui fournit sa vraie base, puisqu'elle fait sentir la nécessité des rapports subsistans entre des êtres sensibles, et réunis en société, dans la vue de travailler par des efforts communs à leur félicité réci-

proque. De la nécessité de ces rapports, naît la nécessité de leurs devoirs, et la nécessité des sentimens d'amour qu'ils accordent à la conduite qu'ils nomment vertueuse, ou de l'aversion qu'ils ont pour celle que l'on nomme vicieuse et criminelle. D'où l'on voit les vrais fondemens de *l'oblication morale*, qui n'est que la nécessité de prendre les moyens pour obtenir la fin que l'homme se propose dans la société, où chacun de nous, pour son propre intérêt, son propre bonheur, sa propre sûreté, est forcé d'avoir et de montrer les dispositions nécessaires à sa propre conservation, et capable d'exciter dans ses associés les sentimens dont il a besoin pour être heureux lui-même. En un mot, c'est sur l'action et la réaction nécessaires des volontés humaines, sur l'attraction et la répulsion nécessaires de leurs ames, que toute morale se fonde: c'est l'accord ou le concert des volontés

et des actions des hommes qui maintient la société; c'est leur discordance qui la dissout ou la send malheureuse.

L'on a pu conclure de tout ce que nous avons dit, que les noms sous lesquels les hommes ont désigné les causes cachées qui agissent dans la nature et leurs effets divers, ne sont jamais que la nécessité envisagée sous différens point de vue. Nous avons trouvé que *l'ordre* est une suite nécessaire de causes et d'effets, dont nous voyons ou croyons voir l'ensemble, la liaison et la marche, et qui nous plaît, lorsque nous la trouvons conforme à notre être. Nous avons vu pareillement que ce que nous appellons *désordre*, est une suite d'effets et de causes nécessaires que nous jugeons défavorables à nous mêmes ou peu convenables à notre être. L'on a désigné sous le nom *d'intelligence*, la cause nécessaire qui opéroit nécessairement la suite des événemens que nous

comprenons sous le nom *d'ordre*. On a nommé *divinité*, la cause nécessaire et invisible qui mettoit en action une nature où tout agit suivant des loix immuables et nécessaires. On a nommé *destinée* ou *fatalité*, la liaison nécessaire des causes et des effets inconnus que nous voyons dans ce monde; on s'est servi du mot *hasard*, pour désigner les effets que nous ne pouvons pressentir, ou dont nous ignorons la liaison nécessaire avec leus causes. Enfin, l'on a nommé facultés *intellectuelles* et *morales*, les effets et les modifications nécessaires de l'être organisé que l'on a supposé remué par un agent inconcevable, que l'on a cru distingué de son corps ou d'une nature différente de la sienne, que l'on a désigné sous le nom d'*ame*.

En conséquence, l'on a cru cet agent immortel et non dissoluble comme le corps. Nous avons fait voir que le dogme merveilleux

merveilleux de l'autre vie, n'est fondé que sûr des suppositions gratuites démenties par la réflexion. Nous avons prouvé que cette hypothese est non-seulement inutile aux mœurs des hommes, mais encore qu'elle n'est propre qu'à les engourdir, à les détourner du soin de travailler à leur bonheur réel; à les enivrer de vertiges et d'opinions nuisibles à leur tranquillité; enfin, à endormir la vigilance des législateurs, en les dispensant de donner à l'éducation, aux institutions et aux loix de la société, toute l'attention qu'ils leur doivent Nous avons fait sentir que la politique s'est à tort reposée sur une opinion peu capable de contenir des passions que tout s'efforce d'allumer dans les cœurs des hommes, qui cessent de voir l'avenir, dès que le présent les séduit ou les entraîne. Nous avons fait voir que le mépris de la mort est un sentiment avantageux, propre à donner aux esprits

le courage d'entreprendre ce qui est vraiment utile à la société. Enfin, nous avons fait connoître ce qui pouvoit conduire l'homme au bonheur, et nous avons montré les obstacles que l'erreur oppose à sa félicité.

Que l'on ne nous accuse donc pas de démolir sans édifier ; de combattre des erreurs sans leur substituer des vérités; de sapper à la fois les fondemens de la religion et de la saine morale. Celle-ci est nécessaire aux hommes; elles est fondée sur leur nature ; ses devoirs sont certains, et doivent durer autant que la race humaine ; elle nous oblige, parce que sans elle, ni les individus ni les sociétés ne peuvent subsister, ni jouir des avantages que leur nature les force de desirer.

Ecoutons donc cette morale établie sur l'expérience et sur la nécessité des choses ; n'écoutons point cette superstition fondée

sur des rêveries, sur des impostures et sur les caprices de l'imagination. Suivons les leçons de cette morale humaine et douce qui nous conduit à la vertu par la voie du bonheur : bouchons nos oreilles aux cris inéfficaces de la religion, qui ne pourra jamais nous faire aimer une vertu qu'elle rend hideuse et haïssable, et qui nous rend réellement malheureux en ce monde, dans l'attente des chimères qu'elle nous promet dans un autre. Enfin, voyons si la raison, sans le secours d'une rivale qui la décrie, ne nous conduira pas plus sûrement qu'elle, vers le but où tendent tous nos vœux.

Quels fruits en effet, le genre humain a-t il jusqu'ici retiré de ces notions sublimes et surnaturelles dont la théologie, depuis tant de siècles, a repu les mortels? Tous ces fantômes créés par l'ignorance et par l'imagination; toutes ces hypothèses, aussi insensées que subtiles,

dont l'expérience fut bannie ; tous ces mots vuides de sens, dont les langues se sont remplies ; toutes ces espérances fanatiques et ces terreurs paniques, dont on s'est servi pour agir sur les volontés des hommes, les ont-ils rendu meilleurs, plus éclairés sur leurs devoirs, plus fidèles à les remplir? Tous ces systêmes merveilleux et les inventions sophistiquées dont on les appuye, ont-ils porté la lumière dans nos esprits, la raison dans notre conduite, la vertu dans notre cœur? Hélas! Toutes ces choses n'ont fait que plonger l'entendement humain dans des ténèbres, dont il ne peut se tirer, semer dans nos ames des erreurs dangereuses, faire éclore en nous des passions funestes dans lesquelles nous trouverons la vraie source des maux, dont notre espèce est affligée.

Cesse donc, ô homme! de te laisser troubler par les fantômes que ton imagi-

nation ou que l'imposture ont créés. Renonce à des espérances vagues ; dégage-toi de tes craintes accablantes ; suis sans inquiétude la route nécessaire que la nature a tracée pour toi. Seme-là de fleurs, si ton destin le permet, écarte, si tu le peux, les épines qu'il y a répandues. Ne plonge point tes regards dans un avenir impénétrable ; son obscurité suffit pour te prouver qu'il est inutile ou dangereux à sonder. Pense donc uniquement à te rendre heureux dans l'existence qui t'est connue. Sois tempérant, modéré, raisonnable, si tu veux te conserver ; ne sois point prodigue du plaisir, si tu cherches à le rendre durable. Abstiens-toi de tout ce qui peut nuire à toi-même et aux autres. Sois vraiment intelligent, c'est-à-dire, apprends à t'aimer, à te conserver, à remplir le but qu'à chaque instant tu te proposes. Sois vertueux, afin de te rendre solidemment heu-

reux, afin de jouir de l'affection, de l'estime et des secours des êtres que la nature a rendu nécessaires à ta propre félicité. S'ils sont injustes, rends-toi digne de t'applaudir et de t'aimer toi-même ; tu vivras content, ta sérénité ne sera point troublée, la fin de ta carrière, exempte de remords, ainsi que ta vie, ne la calomniera point. La mort sera pour toi la porte d'une existence nouvelle dans un ordre nouveau : tu y sera soumis, ainsi que tu l'es à présent, aux loix éternelles du destin, qui veut que pour vivre heureux ici-bas, tu fasses des heureux. Laisse-toi donc entraîner doucement par la nature, jusqu'à ce que tu t'endormes paisiblement dans le sein qui t'a fait naître.

Pour toi, méchant infortuné! qui te trouves sans cesse en contradiction avec toi-même! machine désordonnée, qui ne peut s'accorder ni avec ta nature propre

ni avec celle de tes associés! ne crains pas dans une autre vie le châtiment de tes crimes : n'es-tu pas déja cruellement puni? Tes folies, tes habitudes honteuses, tes débauches n'endommagent-elles pas ta santé? Ne traîne-tu pas dans le dégoût une vie fatiguée de tes excès? l'ennui ne te punit-il pas de tes passions assouvies? La vigueur et la gayeté n'ont-elles point déja fait place à la foiblesse, aux infirmités, aux regrets? Tes vices chaque jour ne creusent-ils pas le tombeau pour toi? Toutes les fois que tu t'es souillé de quelque crime, as-tu bien, sans frayeur, osé rentrer en toi-même? N'as-tu pas trouvé les remords, la terreur et la honte établis dans ton cœur? N'as-tu pas redouté les regards de tes semblables? N'as-tu pas tremblé tout seul, et sans cesse appréhendé que la terrible vérité ne dévoilât tes forfaits ténébreux? Ne crains donc plus l'avenir, il

mettra fin aux tourmens mérités que tu t'infliges à toi-même; la mort, en délivrant la terre d'un fardeau incommode, te délivrera de toi, de ton plus cruel ennemi.

SYSTÊME DE LA NATURE.

SECONDE PARTIE.

De la divinité; des preuves de son existence, de ses attributs; de la manière dont elle influe sur le bonheur des hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées sur la divinité.

SI les hommes avoient le courage de remonter à la source des opinions gravées le plus profondément dans leur cerveau; s'ils se rendoient un compte exact des raisons qui les leur font respecter comme sacrées; s'ils examinoient de sang froid les motifs de leurs espérances et de leurs

craintes, ils trouveroient que souvent les objets ou les idées en possession de les remuer le plus fortement, n'ont aucune réalité, et ne sont que des mots vuides de sens, des fantômes créés par l'ignorance, et modifiés par une imagination malade. Leur esprit travaille à la hâte et sans suite au milieu du désordre de ses facultés intellectuelles, troublées par des passions qui les empêchent de raisonner juste, ou de consulter l'expérience dans leurs jugemens. Placez un être sensible dans une nature dont toutes les parties sont en mouvement, il sentira diversement en raison des effets agréables ou désagréables qu'il sera forcé d'éprouver; en conséquence, il se trouvera heureux ou malheureux, et, suivant les qualités des sensations qui s'exciteront en lui, il aimera ou craindra, il cherchera ou fuira les causes réelles ou supposées des effets qui s'opèrent dans sa machine. Mais, s'il est ignorant ou privé d'expérience, il se

trompera sur ces causes, il ne pourra remonter jusqu'à elles, il ne connoîtra ni leur énergie, ni leur façon d'agir, et jusqu'à ce que les expériences réitérées ayent fixé son jugement, il sera dans le trouble et dans l'incertitude.

L'homme est un être qui n'apporte en naissant que l'aptitude à sentir plus ou moins fortement, d'après sa conformation individuelle ; il ne connoît aucune des causes qui viennent agir sur lui ; peu-à-peu, à force de les sentir, il découvre leurs différentes qualités ; il apprend à les juger ; ils se familiarise avec elles ; il leur attache des idées d'après la manière dont il se trouve affecté, et ces idées sont vraies ou fausses suivant que ses organes sont bien ou mal constitués, et capables de faire des expériences sûres et réitérées.

Les premiers instans de l'homme sont marqués par des besoins; c'est-à-dire, pour conserver son être, il faut nécessairement le concours de plusieurs causes analogues

à lui, sans lesquelles il ne pourroit maintenir dans l'existence qu'il a reç ces besoins, dans un être sensible, se ma festent par un désordre, une affaisseme une langueur dans sa machine, qui donnent la conscience d'une sensati pénible : ce dérangement subsiste et au mente jusqu'à ce que la cause nécessa pour la faire cesser, vienne rétablir l'orc convenable à la machine humaine. besoin est le premier des maux q l'homme éprouve; cependant ce mal e nécessaire au maintien de son être qu'il ne seroit point averti de conserver si le désordre de son corps ne l'obligeo à y porter remède. Sans besoins, nous r serions que des machines insensibles semblables aux végétaux, incapables comme eux, de nous conserver ou d prendre les moyens de persévérer dan l'existence que nous avons reçue. C'est nos besoins que sont dûs nos passions nos desirs, l'exercice de nos facultés cor porelle

porelles et intellectuelles; ce sont nos besoins qui nous forcent à penser, à vouloir, à agir; c'est pour les satisfaire, ou pour mettre fin aux sensations pénibles qu'ils nous causent, que, suivant notre sensibilité naturelle et l'énergie qui nous est propre, nous déployons les forces, soit de notre corps, soit de notre esprit. Nos besoins étant continuels, nous sommes obligés de travailler sans relâche à nous procurer les objets capables de les satisfaire; en un mot, c'est par ses besoins multipliés que l'énergie de l'homme est dans une action perpétuelle; dès qu'il n'a plus de besoins, il tombe dans l'inaction, dans l'apathie, dans l'ennui, dans une langueur incommode et nuisible à son être, état qui dure jusqu'à ce que de nouveaux besoins viennent le ranimer ou le réveiller de cette léthargie.

D'où l'on voit que le *mal* est nécessaire à l'homme; sans lui il ne pourroit ni connoître ce qui lui nuit, ni l'éviter,

ni se procurer le bien-être ; il ne différeroit en rien des êtres insensibles et non organisés, si le mal momentané, que nous nommons besoin, ne le forçoit à mettre en jeu ses facultés, à faire des expériences, à comparer et distinguer les objets qui lui peuvent nuire, de ceux qui sont favorables à son être. Enfin, sans le mal, l'homme ne connoîtroit point le bien ; il seroit continuellement exposé à périr : semblable à un enfant dépourvu d'expérience, à chaque pas il courroit à sa perte certaine ; il ne jugeroit de rien, il n'auroit point de volontés, de passions, de desirs, il ne se révolteroit point contre les objets désagréables, il ne pourroit les écarter de lui, il n'auroit point de motifs pour rien aimer ou rien craindre ; il seroit un automate insensible, il ne seroit plus un homme.

S'il n'existoit point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais songé à la divinité. Si la nature lui eût permis de

satisfaire aisément tous ses besoins renaissans, ou de n'éprouver que des sensations agréables, ses jours eussent coulé dans une uniformité perpétuelle, et il n'auroit point eu de motifs pour rechercher les causes inconnues des choses. Méditer est une peine : l'homme toujours content ne s'occuperoit qu'à satisfaire ses besoins, à jouir du présent, à sentir des objets qui l'avertiroient sans cesse de son existence d'une façon qu'il approuveroit nécessairement. Rien n'alarmeroit son cœur, tout seroit conforme à son être ; il n'éprouveroit ni crainte, ni défiance, ni inquiétude pour l'avenir. Ces mouvemens ne peuvent être que les suites de quelque sensation fâcheuse qui l'auroit antérieurement affecté, ou qui, en troublant l'ordre de sa machine, auroit interrompu le cours de son bonheur.

Indépendamment des besoins qui se renouvellent à chaque instant dans l'homme, et que souvent il se trouve dans

l'impossibilité de satisfaire, tout homme a senti une foule de maux; il souffrit de la part de l'inclémence des saisons, des disettes, des contagions, des accidens, des maladies, etc. Voilà pourquoi tout homme est craintif et défiant. L'expérience de la douleur nous alarme sur toutes les causes inconnues, c'est-à-dire, dont nous n'avons point encore éprouvé les effets; cette expérience fait que subitement, ou, si l'on veut, par instinct, nous nous mettons en garde contre tous les objets dont nous ignorons les suites pour nous-mêmes. Nos inquiétudes et nos craintes augmentent en raison de la grandeur du désordre que ces objets produisent en nous, de leur rareté, c'est-à-dire, de notre inexpérience sur leur compte, de notre sensibilité naturelle, de la chaleur de notre imagination. Plus l'homme est ignorant ou dépourvu d'expérience, plus il est susceptible d'effroi : la solitude, l'obscurité des forêts, le silence et les ténèbres de la nuit, le sif-

flement des vents, les bruits soudains et confus, sont pour tout homme qui n'est point accoutumé à ces choses, des objets de terreur; l'homme ignorant est un enfant que tout étonne et fait trembler. Ses alarmes disparoissent ou se calment à mesure que l'expérience l'a plus ou moins familiarisé avec les effets de la nature; il se rassure dès qu'il connoît ou croit connoître les causes qu'il voit agir, et dès qu'il sait les moyens d'éviter leurs effets. Mais s'il ne peut parvenir à démêler les causes qui le troublent ou qui le font souffrir, il ne sait à qui s'en prendre: ses inquiétudes redoublent; son imagination s'égare; elle lui exagère ou lui peint dans le désordre l'objet inconnu de sa terreur; elle le fait analogue à quelques-uns des êtres déja connus; elle lui suggère des moyens semblables à ceux qu'il employe d'ordinaire pour détourner les effets et désarmer la puissance de la cause ca-

chée qui a fait naître ses inquiétudes et ses craintes. C'est ainsi que son ignorance et sa foiblesse le rendent superstitieux.

Peu d'hommes, même de nos jours, ont suffisamment étudié la nature, ou se sont mis au fait des causes physiques et des effets qu'elles doivent produire. Cette ignorance étoit, sans doute, plus grande encore dans des temps plus reculés, où l'esprit humain, dans son enfance, n'avoit pas fait les expériences et les progrès que nous voyons en lui. Des sauvages dispersés ne connurent qu'imparfaitement, ou point du tout, les voies de la nature: la société seule perfectionne les connoissances humaines; il faut des efforts multipliés et combinés pour deviner la nature. Cela posé, toutes les causes durent être des mystères pour nos sauvages ancêtres: la nature entière fut une énigme pour eux; tous ses phénomènes durent être merveilleux et terribles pour des êtres dépourvus

d'expérience; tout ce qu'ils voyoient dut leur paroître inusité, étrange, contraire à l'ordre des choses.

Ne soyons donc point surpris de voir les hommes trembler encore aujourd'hui à la vue des objets qui ont fait jadis trembler leurs pères. Les éclipses, les comètes, les météores furent autrefois des sujets d'alarme, pour tous les peuples de la terre; ces effets, si naturels aux yeux de la saine philosophie, qui, peu à peu, en a démêlé les vraies causes, sont encore en droit d'alarmer la partie la plus nombreuse et la moins instruite des nations modernes. Le peuple, ainsi que ses ignorans ancêtres, trouve du merveilleux et du surnaturel dans tous les objets auxquels ses yeux ne sont point accoutumés, ou dans toutes les causes inconnues qui agissent avec une force dont il n'imagine pas que les agens connus puissent être capables. Le vulgaire voit des merveilles, des prodiges, des miracles, dans tous les ef-

fets frappans dont il ne peut se rendre compte; il nomme *surnaturelles* toutes les causes qui les produisent: ce qui signifie simplement qu'il n'est point familiarisé avec elles, qu'il ne les connoît pas, ou que dans la nature il n'a point vu d'agens dont l'énergie fût capable de produire des effets aussi rares que ceux dont ses yeux sont frappés.

Outre les phénomènes naturels et ordinaires dont les nations furent témoins sans en deviner les causes, elles ont, dans des temps très-éloignés de nous, éprouvé des calamités, soit générales, soit particulières, qui durent les plonger dans la consternation et dans les inquiétudes les plus cruelles. Les annales et les traditions de tous les peuples du monde leur rappellent encore aujourd'hui des événemens physiques, des désastres, des catastrophes, qui ont dû répandre la terreur dans l'esprit de leurs ancêtres. Si l'histoire ne nous apprenoit point ces grandes révolutions;

nos yeux ne suffiroient-ils pas pour nous convaincre que toutes les parties de notre globe ont été, et, suivant le cours des choses, ont dû être et seront encore successivement et dans des temps différens, ébranlées, culbutées, altérées, inondées, embrasées? De vastes continens furent engloutis par les eaux; les mers sorties de leurs limites ont usurpé le domaine de la terre; retirées par la suite, ces eaux nous ont laissé des preuves frappantes de leur séjour par les coquilles, les dépouilles de poissons, les restes de corps marins que l'observateur attentif rencontre à chaque pas dans les contrées fertiles que nous habitons aujourd'hui. Les feux souterreins se sont en différens lieux ouvert des soupiraux effrayans. En un mot, les élémens déchaînés se sont, à plusieurs reprises, disputé l'empire de notre glôbe : celui-ci ne nous montre partout qu'un vaste amas de débris et de ruines. Quelle dut être la frayeur de

l'homme, qui, dans tous les pays, vit la nature entière armée contre lui, et menaçant de détruire sa demeure ! Quelles furent les inquiétudes des peuples pris au dépourvu, quand ils virent une nature si cruellement travaillée, un monde prêt à écrouler, une terre déchirée qui servit de tombeau à des villes, à des provinces, à des nations entières ! Quelles idées des mortels écrasés par la terreur durent-ils se former de la cause irrésistible qui produisoit des effets si étendus! Ils ne purent, sans doute, les attribuer à la nature ; ils ne la soupçonnèrent point d'être auteur ou complice du désordre qu'elle éprouvoit elle-même ; ils ne virent pas que ces révolutions et ces désordres étoient des effets nécessaires de ses lois immuables, et contribuoient à l'ordre qui la fait subsister.

Ce fut dans ces circonstances fatales que les nations, ne voyant point sur la terre d'agens assez puissans pour opérer les effets qui la troubloient d'une façon si

marquée, portèrent leurs regards inquiets et leurs yeux baignés de larmes vers le ciel, où elles supposèrent que devoient résider des agens inconnus dont l'inimitié détruisoit ici-bas leur félicité.

C'est dans le sein de l'ignorance, des alarmes et des calamités, que les hommes ont toujours puisé leurs premières notions sur la divinité. D'où l'on voit qu'elles durent être ou suspectes, ou fausses, et toujours affligeantes. En effet, sur quelque partie de notre globe que nous portions nos regards, dans les climats glacés du nord, dans les régions brûlantes du midi, sous les zônes les plus tempérées, nous voyons que par-tout les peuples ont tremblé, et que c'est en conséquence de leurs craintes et de leurs malheurs qu'ils se sont fait des dieux nationaux, ou qu'ils ont adoré ceux qu'on leur apportoit d'ailleurs. L'idée de ces agens si puissans fut toujours associée à celle de la terreur; leur nom rappella toujours à l'homme ses

propres calamités ou celles de ses pères: nous tremblons aujourd'hui parce que nos aïeux ont tremblé il y a des milliers d'années. L'idée de la divinité réveille toujours en nous des idées affligeantes : si nous remontions à la source de nos craintes actuelles et des pensées lugubres qui s'élèvent dans notre esprit toutes les fois que nous entendons prononcer son nom, nous la trouverions dans les déluges, les révolutions et les désastres qui ont détruit une partie du genre humain, et consterné les malheureux échappés de la destruction de la terre; ceux-ci nous ont transmis jusqu'à ce jour leurs frayeurs et les idées noires qu'ils se sont faites des causes ou des dieux qui les avoient alarmés (1).

(1) Un auteur anglais a dit avec raison que le déluge universel a peut-être autant dérangé le monde moral que le monde physique, et que les cervelles humaines conservent encore l'empreinte des chocs qu'elles ont alors reçus. *Voyez Philemon et Hydaspe, page 355.*

Si les dieux des nations furent enfantés dans le sein des alarmes, ce fut encore dans celui de la douleur que chaque homme façonna la puissance inconnue qu'il se fit pour lui-même. Faute de connoître les causes naturelles et leurs façons d'agir, lorsqu'il éprouve quelque infortune ou quelque sensation fâcheuse, il ne

---

Il est peu vraisemblable que le déluge, dont parlent les livres saints des juifs et des chrétiens, ait été universel; mais il y a tout lieu de croire que toutes les parties de la terre ont, en différens temps, éprouvé des déluges: c'est ce que nous prouve la tradition uniforme de tous les peuples du monde, et encore plus les vestiges des corps marins que l'on trouve en tout pays, enfouis à plus ou moins de profondeur dans les couches de la terre: cependant il pourroit se faire qu'une comète, en venant heurter vivement notre globe, eût produit une secousse assez forte pour submerger à-la-fois les continens; ce qui a pu se faire sans miracle.

sait à qui s'en prendre. Les mouvemens qui, malgré lui, s'excitent au-dedans de lui-même, ses maladies, les peines, ses passions, ses inquiétudes, ses altérations douloureuses que sa machine éprouve sans en démêler les vraies sources, enfin la mort, dont l'aspect est si redoutable pour un être fortement attaché à la vie, sont des effets qu'il regarde comme surnaturels, parce qu'ils sont contraires à sa nature actuelle; il les attribue donc à quelque cause puissante, qui, malgré tous ses efforts, dispose à chaque instant de lui. Son imagination désespérée des maux qu'il trouve inévitables, lui crée sur-le-champ quelque fantôme, sous lequel la conscience de sa propre foiblesse l'oblige de frissonner. C'est alors que, glacé par la terreur, il médite tristement sur ses peines, et cherche en tremblant les moyens de les écarter, en désarmant le courroux de la chimère qui le poursuit. Ce fut donc toujours dans l'atelier de la tristesse que

l'homme malheureux façonna le fantôme dont il a fait son dieu.

Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons, que d'après ceux que nous sommes à portée de connoître. L'homme, d'après lui-même, prête une volonté, de l'intelligence, du dessein, des projets, des passions, en un mot des qualités analogues aux siennes, à toute cause inconnue qu'il sent agir sur lui. Dès qu'une cause visible ou supposée l'affecte d'une façon agréable ou favorable à son être, il la juge bonne et bien intentionnée pour lui; il juge au contraire que toute cause qui lui fait éprouver des sensations fâcheuses, est mauvaise par sa nature et dans l'intention de lui nuire. Il attribue des vues, un plan, un système de conduite à tout ce qui paroît produire de soi-même des effets liés, agir avec ordre et suite, opérer constamment les mêmes sensations sur lui. D'après ces idées, que l'homme emprunte toujours de lui-même

et de sa propre façon d'agir, il aime ou il craint les objets qui l'ont affecté; il s'en approche avec confiance ou avec crainte, il les cherche, ou il les fuit quand il croit pouvoir se soustraire à leur puissance. Bientôt il leur parle, il les invoque, il les prie de lui accorder leur assistance, ou de cesser de l'affliger; il tâche de les gagner par des soumissions, par des bassesses, par des présens, auxquels il se trouve lui même sensible; enfin, il exerce l'hospitalité à leur égard, il leur donne un asyle, il leur fait une demeure, et leur fournit les choses qu'il juge devoir leur plaire le plus, parce qu'il y attache lui-même un très-grand prix. Ces dispositions servent à nous rendre compte de la formation de ces dieux *tutélaires*, que chaque homme se fait dans les nations sauvages et grossières. Nous voyons que des hommes simples regardent comme les arbitres de leur sort, des animaux, des pierres, des substances informes et inanimées, des

fétiches, qu'ils transforment en divinités, en leur prêtant de l'intelligence, des desirs et des volontés.

Il est encore une disposition qui servit à tromper l'homme sauvage, et qui trompera tous ceux que la raison n'aura point désabusés des apparences : c'est le concours fortuit de certains effets avec des causes qui ne les ont point produits, ou la co-existence de ces effets avec de certaines causes qui n'ont avec eux aucune liaison véritable. C'est ainsi que le sauvage attribuera la bonté ou la volonté de lui faire du bien à quelque objet, soit inanimé, soit animé, tel qu'une pierre d'une certaine forme, une roche, une montagne, un arbre, un serpent, un animal, etc., si, toutes les fois qu'il a rencontré ces objets, les circonstances ont voulu qu'il eût un bon succès à la chasse, à la pêche, à la guerre, ou dans toute autre entreprise. Le même sauvage, tout aussi gratuitement, attachera l'idée de malice ou de

méchanceté à un objet quelconque qu'il aura rencontré les jours où il éprouvera quelqu'accident fâcheux : incapable de raisonner, il ne voit pas que ces effets divers sont dus à des causes naturelles, à des circonstances nécessaires; il trouve plus court d'en faire honneur à des causes incapables d'influer sur lui, ou de lui vouloir du bien et du mal; conséquemment son ignorance et la paresse de son esprit les *divinisent*, c'est-à-dire, leur prêtent de l'intelligence, des passions, des desseins, et leur supposent un pouvoir surnaturel. Le sauvage n'est jamais qu'un enfant; celui-ci frappe l'objet qui lui déplait, de même que le chien mord la pierre qui le blesse, sans remonter à la main qui la lui jette.

Tel est encore, dans l'homme sans expérience, le fondement de la foi qu'il a pour les présages heureux ou malheureux; il les regarde comme des avertissemens donnés par ses dieux ridicules, à

qui il attribue une sagacité, une prévoyance, des facultés dont il est lui-même dépourvu. L'ignorance et le trouble font que l'homme croit une pierre, un reptile, un oiseau beaucoup plus instruit que lui-même. Le peu d'observations que fit l'homme ignorant, ne firent que le rendre plus superstitieux : il vit que certains oiseaux annonçoient par leur vol, leur cri, des changemens, du froid, du chaud, du beau temps, des orages ; il vit qu'en certains temps il sortoit des vapeurs du fond de quelques cavernes ; il n'en fallut pas davantage pour lui faire croire que ces êtres connoissoient l'avenir, et jouissoient du don de prophétie.

Si peu-à-peu l'expérience et la réflexion parviennent à détromper l'homme de la puissance, de l'intelligence et des vertus qu'il avoit d'abord assignées à des objets insensibles, il les suppose du moins mis en jeu par quelque cause secrète, par quelque agent invisible, dont ils sont les

instrumens : c'est alors à cet agent caché qu'il s'adresse ; il lui parle, il cherche à le gagner, il implore son assistance, il veut fléchir sa colère ; et pour y réussir, il employe les mêmes moyens dont il se serviroit pour appaiser ou gagner les êtres de son espece.

Les sociétés, dans leur origine, se voyant souvent affligées et maltraitées par la nature, supposèrent aux élémens, ou aux agens cachés qui les régloient, une volonté, des vues, des besoins, des desirs semblables à ceux de l'homme. Delà des sacrifices imaginés pour les nourrir, des libations pour les abreuver, de la fumée et de l'encens pour repaître leur odorat. On crut que les élémens ou leurs moteurs irrités s'appaisoient, comme l'homme irrité, par des prières, par des bassesses, par des présens. L'imagination travailla pour deviner quels pouvoient être les présens et les offrandes les plus agréables à ces êtres muets, et qui ne faisoient point

connoître leurs inclinations. On leur offrit d'abord les fruits de la terre, la gerbe; on leur servit ensuite des viandes, on leur immola des agneaux, des genisses, des taureaux. Comme on les vit presque toujours irrités contre l'homme, on leur sacrifia peu-à-peu des enfans, des hommes. Enfin, le délire de l'imagination, qui va toujours en augmentant, fit que l'on crut que l'agent souverain qui préside à la nature, dédaignoit les offrandes empruntées de la terre, et ne pouvoit être appaisé que par le sacrifice d'un dieu. L'on présuma qu'un être infini ne pouvoit être réconcilié avec la race humaine que par une victime infinie.

Les vieillards, comme ayant le plus d'expérience, furent communément chargés de la réconciliation avec la puissance irritée (1). Ceux-ci l'accompagnèrent de

(1) Le mot grec πρεσβυς, d'où viens le mot *prêtre*, signifie *vieillard*. Les hommes ont

cérémonies, de rites, de précautions, de formules; ils retracèrent à leurs concitoyens les notions transmises par les ancêtres, les observations faites par eux, les fables qu'ils en avoient reçues. C'est ainsi que s'établit le sacerdoce; c'est ainsi que se forma le culte; c'est ainsi que, peu-à-peu, il se fit un corps de doctrine,

---

toujours été pénétrés de respect pour tout ce qui portoit le caractère de l'antiquité; ils lui ont toujours associé l'idée d'une sagesse et d'une expérience consommée. C'est selon les apparences par une suite de ce préjugé que les hommes, lorsqu'ils sont embarrassés, préfèrent communément l'autorité de l'antiquité et les décisions de leurs ancêtres à celles du bon sens et de la raison. C'est ce qu'on voit sur-tout dans les matières qui touchent à la religion : on s'imagine que l'antiquité tenoit la religion de la première main, et que c'est dans son enfance ou dans son berceau qu'on doit la trouver dans toute sa sagesse et sa pureté. Je laisse à penser combien cette idée est fondée !

adopté dans chaque société, et transmis de race en race. En un mot, tels sont les élémens informes et précaires dont on se servit par-tout pour composer la religion : elle fut toujours un système de conduite inventé par l'imagination et par l'ignorance pour rendre favorables les puissances inconnues auxquelles on supposa la nature soumise ; quelque divinité irascible et implacable lui servit toujours de base. Ce fut sur cette notion puérile et absurde que le sacerdoce fonda ses droits, ses temples, ses autels, ses richesses, son autorité, ses dogmes ; en un mot, c'est sur ces fondemens grossiers que portent tous les systêmes religieux du monde : inventés dans l'origine par des sauvages, ils ont encore le pouvoir de régler le sort des nations les plus civilisées. Ces systêmes, si ruineux dans leurs principes, ont été diversement modifiés par l'esprit humain, dont l'essence est de travailler sans relâche sur les objets inconnus, aux-

quels il commence toujours par attacher une très-grande importance, et qu'il n'ose ensuite jamais examiner de sang froid.

Telle fut la morale de l'imagination dans les idées successives qu'elle se fit, ou qu'on lui donna sur la divinité. La première théologie de l'homme lui fit d'abord craindre et adorer les élémens même, des objets matériels et grossiers; il rendit ensuite ses hommages à des agens présidant aux élémens, à des génies puissans, à des génies inférieurs, à des héros ou à des hommes doués de grandes qualités. A force de réfléchir, il crut simplifier les choses en soumettant la nature entière à un seul agent, à une intelligence souveraine, à un esprit, à une ame universelle qui mettoit cette nature et ses parties en mouvement. En remontant de causes en causes, les mortels ont fini par ne rien voir : et c'est dans cette obscurité qu'ils ont placé leur dieu; c'est dans ces abymes ténébreux que leur ima-

gination

gination inquiète travailla toujours à se fabriquer des chimères, qui les affligeront jusqu'à ce que la connoissance de la nature les détrompe des fantômes qu'ils ont toujours si vainement adorés.

Si nous voulons nous rendre compte de nos idées sur la divinité, nous serons obligés de convenir que, par le mot *dieu*, les hommes n'ont jamais pu désigner que la cause la plus cachée, la plus éloignée, la plus inconnue des effets qu'ils voyoient: ils ne font usage de ce mot que lorsque le jeu des causes naturelles et connues cesse d'être visible pour eux; dès qu'ils perdent le fil de ces causes, ou dès que leur esprit ne peut plus en suivre la chaîne, ils tranchent la difficulté, et terminent leurs recherches en appellant *dieu* la dernière des causes, c'est-à-dire, celle qui est au-delà de toutes les causes qu'ils connoissent : ainsi ils ne font qu'assigner une dénomination vague à une cause ignorée, à laquelle leur paresse ou les bornes

de leurs connoissances les forcent de s'arrêter. Toutes les fois qu'on nous dit que dieu est l'auteur de quelque phénomène, cela signifie qu'on ignore comment un tel phénomène a pu s'opérer par le secours des forces ou des causes que nous connoissons dans la nature. C'est ainsi que le commun des hommes, dont l'ignorance est le partage, attribue à la divinité, non-seulement les effets inusités qui les frappent, mais encore les événemens les plus simples dont les causes sont les plus faciles à connoître pour quiconque a pu les méditer (1). En un mot, l'homme a toujours

---

(1) Il paroît que c'est faute de connoître les vraies causes des passions, des talens, de la verve poétique, de l'ivresse, etc. que ces êtres ont été divinisés sous les noms de *Cupidon*, d'*Apollon*, d'*Esculape*, de *Furies*. La terreur et la fièvre ont eu pareillement des autels. En un mot, l'homme a cru devoir attribuer à quelque divinité tous les effets dont il ne pouvoit se rendre compte. Voilà, sans

respecté les causes inconnues des effets surprenans que son ignorance l'empêchoit de démêler.

Il reste donc à demander si nous pouvons nous flatter de connoître parfaitement les forces de la nature, les propriétés des êtres qu'elle renferme, les effets

doute, pourquoi l'on a regardé les songes, les vapeurs hystériques, les vertiges, comme des effets divins. Les Mahométans ont encore un grand respect pour les foux. Les Chrétiens regardent les extases comme des faveurs du ciel; ils appellent *visions* ce que d'autres appelleroient folie, vertige, dérangement de cerveau. Les femmes hystériques et sujettes aux vapeurs sont les plus sujettes aux extases et aux visions. Les pénitens et les moines qui jeûnent, sont les plus exposés à recevoir les faveurs du très-haut, ou à rêver creux. Les Germains, suivant Tacite, croyoient que les femmes avoient quelque chose de divin. Ce sont des femmes qui, chez les Sauvages, les excitent à la guerre. Les Grecs ont eu leurs *pythies*, leurs *sibylles*, leurs *prophétesses*.

qui peuvent résulter de leurs combinaisons? Savons-nous pourquoi l'aimant attire le fer? Sommes-nous en état d'expliquer les phénomènes de la lumière, de l'électricité, de l'élasticité? Connoissons-nous le mécanisme qui fait que la modification de notre cerveau, que nous nommons volonté, met nos bras en action? Pouvons-nous nous rendre compte comment notre œil voit, notre oreille entend, notre esprit conçoit? Si nous sommes incapables de nous rendre raison des phénomènes les plus journaliers que la nature nous présente, de quel droit lui refuseroit-on le pouvoir de produire par elle-même, et sans le secours d'un agent étranger plus inconnu qu'elle-même, d'autres effets incompréhensibles pour nous? En serons-nous plus instruits, quand toutes les fois que nous verrons un effet dont nous ne pourrons point démêler la vraie cause, on nous dira que cet effet est produit par la puissance ou la volonté

de dieu, c'est-à-dire, vient d'un agent que nous ne connoissons point, et dont jusqu'ici l'on n'a pu nous donner encore bien moins d'idées que de toutes les causes naturelles? Un son auquel nous ne pouvons attacher aucun sens fixe, suffit-il donc pour éclaircir des problèmes? Le mot *dieu* peut-il signifier autre chose que la cause impénétrable des effets qui nous étonnent, et que nous ne pouvons expliquer? Quand nous serons de bonne-foi avec nous-mêmes, nous serons toujours forcés de convenir que c'est uniquement l'ignorance où l'on fut des causes naturelles et des forces de la nature, qui donna la naissance aux dieux; c'est encore l'impossibilité où la plupart des hommes se trouvent de se tirer de cette ignorance, de se faire des idées simples de la formation des choses, de découvrir les vraies sources des événemens qu'ils admirent ou qu'ils craignent, qui leur fait croire que l'idée d'un dieu est une idée nécessaire pour

rendre compte de tous les phénomènes, aux vraies causes desquels l'on ne peut pas remonter. Voilà pourquoi l'on regarde comme des insensés tous ceux qui ne voyent pas la nécessité d'admettre un agent inconnu ou une énergie secrète que, faute de connoître la nature, l'on plaça hors d'elle-même.

Tous les phénomènes de la nature font naître nécessairement dans les hommes des sentimens divers. Les uns leur sont favorables, et les autres leur sont nuisibles; les uns excitent leur amour, leur admiration, leur reconnoissance, les autres excitent en eux le trouble, l'aversion, le désespoir. D'après les sensations variées qu'ils éprouvent, ils aiment ou craignent les causes auxquelles ils attribuent les effets qui produisent en eux ces différentes passions; ils proportionnent ces sentimens à l'étendue des effets qu'ils ressentent; leur admiration et leurs craintes augmentent à mesure que les phénomènes

dont ils sont frappés sont plus vastes, plus irrésistibles, plus incompréhensibles, plus inusités, plus intéressans pour eux. L'homme se fait nécessairement le centre de la nature entière : il ne peut en effet juger des choses que suivant qu'il en est lui-même affecté ; il ne peut aimer que ce qu'il trouve favorable à son être ; il hait et craint nécessairement tout ce qui le fait souffrir ; enfin, comme on a vu, il appelle désordre tout ce qui dérange sa machine, et croit que tout est dans l'ordre dès qu'il n'éprouve rien qui ne convienne à sa façon d'exister. Par une suite nécessaire de ces idées, le genre humain s'est persuadé que la nature entière étoit faite pour lui seul ; que ce n'étoit que lui seul qu'elle avoit en vue dans ses ouvrages, ou bien que les causes puissantes à qui cette nature étoit subordonnée n'avoient pour objet que l'homme dans tous les effets qu'elles opéroient dans l'univers.

S'il y avoit sur la terre d'autres êtres pensans que l'homme ; ils tomberoient vraisemblablement dans le même préjugé que lui : il est fondé sur la prédilection que chaque individu s'accorde nécessairement à lui-même ; prédilection qui subsiste jusqu'à ce que la réflexion et l'expérience l'ayent rectifiée.

Ainsi, dès que l'homme est content, dès que tout est en ordre pour lui, il admire ou il aime la cause à laquelle il croit devoir son bien-être ; dès qu'il est mécontent de sa façon d'exister, il hait et craint la cause qu'il suppose avoir produit en lui ces effets affligeans. Mais le bien-être se confond avec notre existence ; il cesse de se faire sentir lorsqu'il est habituel et continu : nous le jugeons alors inhérent à notre essence ; nous en concluons que nous sommes faits pour être toujours heureux ; nous trouvons naturel que tout concoure au maintien de notre être. Il n'en est pas de même quand nous éprou-

vons des façons d'être qui nous déplaisent : l'homme qui souffre est tout étonné du changement qui se fait en lui ; il le juge contre nature, parce qu'il est contre sa propre nature ; il s'imagine que les événemens qui le blessent sont opposés à l'ordre des choses ; il croit que la nature est dérangée toutes les fois qu'elle ne lui procure point la façon de sentir qui lui convient ; et il conclut de ces suppositions que cette nature, ou que l'agent qui la meut, sont irrités contre lui.

C'est ainsi que l'homme, presque insensible au bien, sent très-vivement le mal ; il croit l'un naturel, il croit l'autre contraire à la nature. Il ignore, ou il oublie, qu'il fait partie d'un tout, formé par l'assemblage de substances dont les unes sont analogues et les autres contraires ; que les êtres dont la nature est composée sont doués de propriétés diverses, en vertu desquelles ils agissent diversement sur les corps qui se trouvent à por-

tée d'éprouver leur action; il ne voit pas que ces êtres, dénués de bonté ou de malice, agissent suivant leurs essences et leurs propriétés, sans pouvoir agir autrement qu'ils ne font. C'est donc faute de connoître ces choses qu'il regarde l'auteur de la nature comme la cause des maux qu'il éprouve, et qu'il le juge méchant, c'est-à-dire, animé contre lui.

En un mot, l'homme regarde le bien-être comme une dette de la nature, et les maux comme une injustice qu'elle lui fait; persuadé que cette nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fît souffrir, si elle n'étoit mue par une force ennemie de son bonheur, qui eût des raisons pour l'affliger et le punir. D'où l'on voit que le mal fut encore plus que le bien le motif des recherches que les hommes ont faites sur la divinité, des idées qu'ils s'en sont formées, et de la conduite qu'ils ont tenue à son égard. L'admiration seule des œuvres de la nature,

et la reconnoissance de ses bienfaits, n'eussent jamais déterminé le genre humain à remonter péniblement par la pensée à la source de ces choses; familiarisés sur-le-champ, avec les effets favorables à notre être, nous ne nous donnons point les mêmes peines pour en chercher les causes que pour découvrir celles qui nous inquiètent ou nous affligent. Ainsi, en réfléchissant sur la divinité, ce fut toujours sur la cause de ses maux que l'homme médita : ses méditations furent toujours vaines, parce que ses maux, ainsi que ses biens, sont des effets également nécessaires des causes naturelles, auxquelles son esprit eût dû plutôt s'en tenir, que d'inventer des causes fictives, dont jamais il ne put se faire que des idées fausses, vu qu'il les emprunta toujours de sa propre façon d'être et de sentir. Obstiné à ne voir que lui-même, il ne connut jamais la nature universelle dont il ne fait qu'une foible partie.

Un peu de réflexion suffiroit néanmoins pour désabuser de ces idées. Tout nous prouve que le bien et le mal sont en nous des façons d'être dépendantes des causes qui nous remuent, et qu'un être sensible est forcé d'éprouver. Dans une nature composée d'êtres infiniment variés, il faut nécessairement que le choc ou la rencontre de matières discordantes trouble l'ordre et la façon d'exister des êtres qui n'ont point d'analogie avec elle : elle agit, dans tout ce qu'elle fait, d'après des loix certaines; les biens et les maux que nous éprouvons sont des suites nécessaires des qualités inhérentes aux êtres dans la sphère d'actions desquels nous nous trouvons. Notre naissance, que nous nommons un bienfait, est un effet aussi nécessaire que notre mort, que nous regardons comme une injustice du sort. Il est de la nature de tous les êtres analogues de s'unir pour former un tout; il est de la nature

nature de tous les êtres composés de se détruire ou de se dissoudre les uns plutôt, et les autres plus tard. Tout être en se dissolvant fait éclore des êtres nouveaux; ceux-ci se détruisent à leur tour pour exécuter éternellement les loix immuables d'une nature qui n'existe que par les changemens continuels que subissent toutes ses parties. Cette nature ne peut être regardée ni comme bonne, ni comme méchante; tout ce qui se fait en elle est nécessaire. Cette même matière ignée, qui est en nous le principe de la vie, devient souvent le principe de notre destruction, de l'incendie d'une ville, de l'explosion d'un volcan. Cette eau qui circule dans nos fluides, si nécessaire à notre existence actuelle, devenue trop abondante, nous suffoque, est la cause de ces inondations qui souvent viennent engloutir la terre et ses habitans. Cet air, sans lequel nous ne pouvons respirer, est la cause de ces ouragans et de ces tempêtes qui rendent inu-

tiles les travaux des mortels. Les élémens sont forcés de se déchaîner contre nous, lorsqu'ils sont combinés d'une certaine manière; et leurs suites nécessaires sont ces ravages, ces contagions, ces famines, ces maladies, ces fléaux divers pour lesquels nous implorons à grands cris des puissances sourdes à nos voix : elles n'exaucent jamais nos vœux que lorsque la nécessité qui nous affligeoit a remis les choses dans l'ordre que nous trouvons convenable à notre espèce; ordre relatif qui fut et qui sera toujours la mesure de tous nos jugemens.

Les hommes ne firent donc point des réflexions si simples; ils ne virent point que tout dans la nature agissoit par des loix inaltérables; ils regardèrent les biens qu'ils éprouvoient comme des faveurs, et leurs maux comme des signes de colère dans cette nature, qu'ils supposèrent animée des mêmes passions qu'eux, ou du moins gouvernée par quelque agent secret

qui lui faisoit exécuter ses volontés favorables ou nuisibles à l'espèce humaine. Ce fut à cet agent supposé qu'ils adressèrent leurs vœux : assez peu occupés de lui au sein du bien-être, ils le remercièrent pourtant de ses bienfaits, dans la crainte que leur ingratitude ne provoquât sa fureur; mais ils l'invoquèrent sur-tout avec ferveur dans leurs calamités, dans leurs maladies, dans les désastres qui effrayoient leurs regards : ils lui demandèrent alors de changer en leur faveur l'essence et la façon d'agir des êtres; chacun d'eux prétendit que, pour faire cesser le moindre mal qui l'affligeoit, la chaîne éternelle des choses fût arrêtée où brisée.

C'est sur des prétentions si ridicules que sont fondées les prières ferventes que les mortels, presque toujours mécontens de leur sort, et jamais d'accord sur leurs desirs, adressent à la divinité. Sans cesse à genoux devant la puissance imaginaire qu'ils jugent en droit de commander à la

nature, ils la supposent assez forte pour en déranger le cours, pour la faire servir aux vues particulières et l'obliger à contenter les desirs discordans des êtres de l'espèce humaine. Le malade expirant sur son lit, lui demande que les humeurs amassées dans son corps perdent sur-le-champ les propriétés qui les rendent nuisibles à son être, et que, par un acte de sa puissance, son dieu renouvelle ou crée de nouveau les ressorts d'une machine usée par des infirmités. Le cultivateur d'un terrein humide et bas se plaint à lui de l'abondance des pluies dont son champ est inondé, tandis que l'habitant d'une colline élevée le remercie de ses faveurs, et sollicite la continuation de ce qui fait le désespoir de son voisin. Enfin, chaque homme veut un dieu pour lui tout seul, et demande qu'en sa faveur, suivant ses fantaisies momentanées et ses besoins changeans, l'essence invariable des choses soit continuellement changée.

D'où l'on voit que les hommes demandent à chaque instant des miracles. Ne soyons donc point surpris de leur crédulité, ou de la facilité avec laquelle ils adoptent les récits des œuvres merveilleuses qu'on leur annonce comme des actes de la puissance et de la bienveillance de la divinité, et comme des preuves de son empire sur la nature entière, à laquelle, en la gagnant, ils se sont promis de commander eux-mêmes (1); par une suite de

(1) Les hommes se sont bien apperçus que la nature étoit sourde, ou n'interrompoit jamais sa marche : en conséquence, ils l'ont, par intérêt, soumise à un agent intelligent, qu'ils supposèrent, par son analogie avec eux, plus disposé à les écouter qu'une nature insensible qu'ils ne pouvoient arrêter. Il reste donc à savoir si l'intérêt de l'homme peut être regardé comme une preuve indubitable de l'existence d'un agent doué d'intelligence, et si de ce que la chose convient à l'homme, il peut conclure qu'elle est. Enfin, il faudroit voir si

ces idées, cette nature s'est trouvée totalement dépouillée de tout pouvoir; elle ne fut plus regardée que comme un instrument passif, aveugle par lui-même, qui n'agissoit que suivant les ordres variables des agens tout-puissans auxquels on la crut subordonnée. C'est ainsi que, faute d'envisager la nature sous son vrai point de vue, on la méconnut entièrement, on la méprisa, on la crut incapable de rien produire par elle-même, et l'on fit honneur de toutes ses œuvres, soit avantageuses, soit nuisibles pour l'espèce humaine, à des puissances fictives, auxquelles l'homme prêta toujours ses propres dispositions en ne faisant qu'agrandir leur pouvoir; en un mot, ce fut sur les débris de la nature que les hommes élevèrent le colosse imaginaire de la divinité.

---

réellement l'homme, à l'aide de cet agent, est jamais parvenu à changer la marche de la nature.

Si l'ignorance de la nature donna la naissance aux dieux, la connoissance de la nature est faite pour les détruire. A mesure que l'homme s'instruit, ses forces et ses ressources augmentent avec ses lumières; les sciences, les arts conservateurs, l'industrie, lui fournissent des secours; l'expérience le rassure, ou lui procure des moyens de résister aux efforts de bien des causes qui cessent de l'alarmer dès qu'il les a connues. En un mot, ses terreurs se dissipent dans la même proportion que son esprit s'éclaire. L'homme instruit cesse d'être superstitieux.

Fin du Tome troisième.

TABLE DES CHAPITRES.

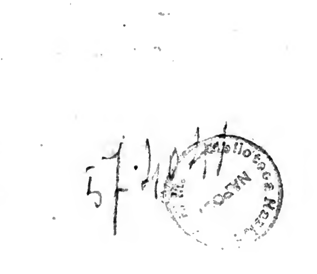
PREMIÈRE PARTIE.

De la Nature et de ses Loix. De l'Homme. De l'Ame et de ses Facultés. Du dogme de l'Immortalité. Du Bonheur.

SECONDE PARTIE.

De la divinité, des preuves de son existence, de ses attributs, de la manière dont elle influe sur le bouheur des hommes.

Fin de la Table du Tome troisième.




BIBLIOTECA